

TROISIÈME SÉANCE.

(DIMANCHE 26 FÉVRIER 1832.)

A la fin de la deuxième séance, *Lambert*, membre du collège de la religion saint-simonienne, s'est levé pour témoigner de sa douleur et de sa surprise à entendre *Jules Lechevalier* attaquer avec chaleur et en termes *peu religieux*, selon la religion saint-simonienne, des principes que lui-même avait naguère professés et enseignés. Lambert a déclaré de plus que Jules Lechevalier lui paraissait avoir oublié le saint-simonisme, et qu'il aurait occasion de le faire remarquer dans la discussion publique qui s'engagerait entre les saint-simoniens et les partisans du système de M. Charles Fourier. La séance s'est terminée par quelques mots de réponse aux observations de Lambert. Après avoir essayé de faire sentir à l'auditoire comment il entendait la vie humaine et comment on ne pouvait être vraiment et véritablement religieux, qu'à condition d'éprouver et d'exprimer de grandes sympathies et en même temps de fortes antipathies, par rapport à un principe moral une fois donné, Jules Lechevalier a annoncé qu'il ferait appel à la discussion publique, aussitôt que ses leçons *rédigées* et *imprimées* pourraient présenter la seule base solide sur laquelle il soit possible d'asseoir un jugement, savoir, la *parole* fixée par l'*écriture*; déclarant d'ailleurs que les textes écrits seraient aussi son unique moyen d'appréciation pour le saint-simonisme.

A l'ouverture de la séance du 26 février que nous publions

aujourd'hui, M. Charles Fourier a pris la parole, suivant son usage, sur quelques points spéciaux de sa doctrine. Cette fois, il a entremêlé son discours de critiques un peu sévères sur Saint-Simon et ses disciples; c'est ce qui a donné lieu aux explications qui précèdent la présente leçon.

Le langage qui se tient à côté de moi sur les saint-simoniens doit surprendre, je le sais, une partie de ceux qui m'écoutent; aussi ai-je besoin de vous dire que je suis loin d'accepter les opinions de M. Fourier touchant les doctrines ou les hommes du saint-simonisme. Je serais en effet sans excuse et bien peu digne de foi pour ma conviction actuelle, si j'en étais venu à refuser toute valeur à des croyances que j'ai partagées et chaudement défendues. Le saint-simonisme conserve toujours, à mes yeux, une grande importance; et j'aime à répéter que, parmi ceux qui le professent, quelles que soient leurs nuances différentes, se trouvent les hommes que je considère comme l'élite de la France et l'avant-garde de l'humanité, en lumières et en dévouement. Les principes généraux de la foi sociale et religieuse de tous ces hommes sont encore les miens : toujours association, liberté, progrès. En adoptant les vues de M. Fourier, je suis persuadé de n'avoir fait qu'étendre et préciser la signification de ces grandes idées qui sont la vie de notre siècle. Loin donc de vouloir détruire le saint-simonisme, je cherche à sauver ce qu'il a de vraiment bon; je cherche à le pousser dans les conséquences extrêmes de son dogme favori, en lui faisant faire un PROGRÈS qui, en ce moment de dissolution, doit être une transformation radicale. C'est là sans doute un point difficile à concéder, et, pour avoir le premier donné l'exemple, je sais bien tout

ce qu'il en coûte. Je m'attends à être méconnu des saint-simoniens , comme ils sont eux-mêmes ignorés et méconnus de tous les hommes moins avancés qu'eux dans la voie de l'avenir ; mais je tâcherai de ne jamais donner prise à leurs reproches , et de maintenir entre ma position actuelle et ma position d'autrefois tous les liens qui peuvent et doivent être maintenus , sans toutefois sacrifier à ce que naguère j'ai cru bon ce qu'aujourd'hui je crois beaucoup meilleur.

La position de M. Fourier n'est point la même que la mienne. Il est , il veut rester , un homme *sui generis*. Il apporte une doctrine qu'il regarde comme très-supérieure aux autres ; il critique sévèrement ceux qui l'ont méconnu et dédaigné ; il proclame hautement et sans réserve que les saint-simoniens n'ont fait que des *promesses* , et qu'ils n'ont pas de moyens pour les réaliser. Sur le fond , je partage son opinion ; et , pour la forme , je l'excuse parfaitement ; car , à cet égard , les saint-simoniens n'ont rien à revendiquer envers M. Fourier , quoiqu'ils se prétendent des apôtres d'amour et de justice. Je n'en veux pour preuve que la lettre insérée il y a quelques mois dans *le Globe*. Cette lettre avait été envoyée particulièrement aux chefs de la doctrine ; elle ne pouvait avoir quelque valeur que pour des hommes déjà familiarisés avec la théorie de M. Fourier. A tous autres elle doit paraître étrange et bizarre ; et sans doute elle suffit pour détourner même l'attention des hommes consciencieux et éclairés. La publication de cette pièce , sous le voile d'une douceuse impartialité , cachait donc le dessein de discréditer les idées de M. Fourier. Je ne puis comparer le procédé dont les saint-simoniens ont fait usage

en cette occasion qu'à celui qu'emploierait envers eux un journal qui, pour les faire connaître et juger, insérerait dans ses colonnes la trop fameuse *Lettre à Théophile*, contenue dans l'*Organisateur* de 1850. C'est dans cette *Lettre à Théophile* que le saint-simonisme, dans toutes ses conséquences, a été exposé, peut-être plus nettement que dans aucun autre ouvrage, mais sans doute avec des formes tout-à-fait en dehors des idées et des mœurs de notre temps. Quiconque lit ce morceau, sans être préparé, ne peut en conclure que l'absurdité et l'impossibilité de la doctrine appuyée sur de pareils principes. Il en est absolument de même des résultats énoncés dans la lettre de M. Fourier (l'émancipation subite de la Pologne, un bénéfice de trente millions pour l'association saint-simonienne, etc., etc.). Là, si les principes n'ont rien de repoussant, du moins l'illusion de réalisation est telle, que l'inventeur paraît aveuglé et la découverte chimérique. Après cela, comment trouver extraordinaire que M. Fourier suspecte la bonne foi des saint-simoniens ? Moi-même, au reste, j'ai ma part dans le blâme qu'il peut dévoiler sur eux, car j'ai contribué au mauvais procédé dont il a été l'objet, soit pour n'avoir pas accompagné la lettre insérée des réflexions que dès lors j'aurais pu faire, soit pour n'avoir point mis obstacle à l'insertion. Chez moi, la faute se répare aujourd'hui avec éclat ; d'ailleurs, elle n'a jamais été sans excuse. J'étais convaincu que ma manière de juger M. Fourier ne pouvait pas encore être acceptée, et, sans rompre tous les liens hiérarchiques, je ne pouvais donner quelque valeur à ma protestation. Or, en ce temps, je croyais que le progrès était possible dans le sein de

l'association saint-simonienne, et sous le nom qu'elle invoquait. Je continuais à négliger l'accessoire pour le principal, à sacrifier les moyens au but ; comme si un principe pouvait exiger des concessions réprouvées par la conscience qui l'a accepté, comme si un but vraiment bon pouvait être atteint par de mauvais moyens ! alors la mesure de ma moralité et de ma bonne volonté n'était pas comblée.

Elle a été comblée, elle déborde à grands flots, la mesure bien large de ma moralité, de ma bonne volonté, de mon dévouement aux *bons motifs* du progrès et de l'amélioration sociale ; voilà l'unique réponse que je veuille faire à celui qui m'a interpellé dimanche dernier et qui connaît *trop* ou *trop peu* mes antécédens saint-simoniens pour avoir le *droit* de m'adresser des reproches. C'est ce sentiment, aussi intime en moi que ma vie même, qui me fait lever hardiment la tête pour CONDAMNER quiconque ose m'accuser, et, avant tout, l'homme au nom duquel Lambert m'a parlé.

Que ceux qui viennent dire ici que j'ai oublié le saint-simonisme n'oublient pas eux-mêmes que je l'ai enseigné avant eux ; que j'ai admis et professé avant eux, par la parole et par l'écriture, la religion, la politique et cette *morale* qu'ils balbutient à peine. Qu'ils lisent l'enseignement (1) où se trouvent formulées les promesses de l'amour saint-simonien. Grâce à Dieu, ce ne sont que des promesses et non pas des *commandemens* ; mais cet avenir promis à l'humanité n'en est pas moins ce que vous réalisez aujourd'hui et ce que

(1) *Enseignement central*, broch. in-8°.

je réproouve énergiquement. Ne voyez-vous pas là *l'humanité représentée en la personne d'un seul homme*? Ne voyez-vous pas la triple famille, la triple caste, la triple morale des *savans* et des *industriels*, initiés, reliés, développés en corps et en esprit, par *l'universel-prêtre*? Ne voyez-vous pas ces *couples saints* qui engendrent toute l'humanité et qui eux-mêmes sont engendrés par le plus *saint des couples*, le couple-prêtre? Ne voyez-vous pas Saint-Simon *révélateur définitif*, parce qu'il a révélé le *progrès*? — Non, je n'ai pas oublié toutes ces choses, et c'est parce que maintenant je les sens et les sais mauvaises que je viens vous le dire et vous empêcher de dormir sur l'abîme, vous qui ne les sentez pas et ne les savez pas encore.

Ce n'est pas un *droit* que je m'arrogé, c'est un devoir que je remplis. Et pour oser remplir ce devoir avec tant d'assurance, je n'ai qu'un titre, c'est ma bonne foi; et pour preuve de ma bonne foi, je n'ai qu'un fait et un acte : *ce que j'ai enseigné à autrui, je l'ai pratiqué pour moi...* autant du moins que l'état de l'association saint-simoniennne le comportait. — De tous les principes saint-simoniens, les seuls qui dans une société naissante et pour un apostolat politique aient pu et dû être pratiqués, ce sont les principes de *gouvernement*, outre les relations individuelles qui s'y rattachent indirectement. Tels je les ai enseignés, ces principes, à ceux qui étaient mes inférieurs, tels je les ai pratiqués envers ceux qui étaient mes supérieurs; et, dans ma résignation ou mon erreur, je les ai pratiqués bien mieux que je n'ai cherché à les faire pratiquer à autrui. Je me dois la justice de dire que jamais je ne fus jugé

digne du *sacerdoce*. Ah ! qu'ils le répètent bien haut ces prêtres de l'ordre nouveau , c'est le plus bel éloge que je désire recevoir de leur bouche : c'est mon excuse auprès de ceux qui pourraient avoir quelque chose à récriminer de moi.

Et quant au dévouement apostolique , bien hardi serait celui qui croirait avoir là-dessus quelque chose à me dire. Je l'ai poussé jusqu'à l'abandon de ma personne et à la divulgation de mes plus intimes pensées. Partout où il a fallu agir et parler, là même où ceux qui ont toujours le dévouement à la bouche auraient refusé de présenter leur sainte personne, là où l'amour-propre du littérateur, la prud'homie du bourgeois, les scrupules de famille et les affections individuelles faisaient souvent fléchir l'apôtre, partout, malgré des dissidences graves que je n'abandonnais pas, on m'a trouvé prêt, sacrifiant la vanité du talent à la volonté de l'homme social. Je n'ai manqué qu'aux CÉRÉMONIES, je n'ai balbutié qu'aux solennités d'amour où la discorde intestine venait parler au nom de la paix. — Et lorsqu'appelant toutes ces choses de leur nom, je les nommais des *comédies*, on s'apitoyait sur moi ; et le pontife de l'avenir me demandait quand j'échangerais mon allure de *bonhomme* contre l'aube sacerdotale. Le bonhomme a gardé sa bonhomie, et n'a rien perdu de son *entêtement*, tant condamné par vous : c'est lui qui crévera votre bouffissure.

Ceci s'adresse particulièrement à Enfantin ; et l'on verra tout-à-l'heure où aboutissent tous ces détails individuels.

C'est Enfantin qui, à mes yeux, représente dans

toutes ses conséquences ce qu'on nomme le SAINT-SIMONISME, c'est-à-dire la doctrine qui donne le gouvernement à un homme au nom du *progrès*, qui abolit l'héritage, et remet par conséquent l'*investiture* de la propriété et de la fonction au pouvoir social; la doctrine qui proclame que la société doit se composer de deux corps spéciaux (savans et industriels), liés par un corps universel, le sacerdoce; la doctrine qui, unissant le temporel et le spirituel, et superposant la famille sociale à la famille consanguine, confond en la personne du prêtre la direction de toutes les affections individuelles et l'ordination de toutes les fonctions. — Voilà ce qu'on appelle le saint-simonisme, quoique les textes et les paroles de Saint-Simon ne puissent justifier *catégoriquement* aucune des formules employées par ceux qui parlent en son nom. Or, je le répète, Enfantin est le SEUL qui professe rigoureusement et logiquement cette doctrine. C'est à lui que j'en ai. Il se glorifie d'être conséquent avec lui-même, mais c'est quelquefois une honte que d'être trop conséquent à un mauvais principe, et de se refuser à tout ce qui n'est pas soi, lorsqu'on est si loin d'être complet. Il ne faut pour cela que l'âme vulgaire d'un homme de salon ou de boudoir, l'esprit étroit d'un calculateur et les habitudes compassées d'un teneur de livres.

Je n'ai rien à dire de Rodrigues. Il n'a pas même su se retirer à propos. Avant de se retirer, c'est lui qui a fait tout le mal, ou, à un autre point de vue, tout le bien; *il a accéléré la dissolution*. Il a indignement abandonné Bazard. Pourtant sa morale, prétendue nouvelle, renouvelée du Code civil, sa morale, motif prin-

cipal de son départ, n'est qu'un pâle juste-milieu entre la conception de Bazard et celle d'Enfantin; et par la nature de ses antécédens, de ses opinions constantes, Roderigues était beaucoup plus près de Bazard que d'Enfantin. Il s'est laissé conduire comme un enfant, et il a ouvert les yeux pour se dire le père de l'humanité ! Avant et après, et toujours aveuglé par l'orgueil.

Bazard a eu le grand bon sens de s'arrêter à propos et d'avoir essayé de toute sa volonté et de toute sa raison d'arrêter les autres. Sous ce rapport, tous ceux qui ont abandonné Enfantin doivent beaucoup à la patiente et courageuse résistance de Bazard; pour moi, en particulier, c'est le service qu'il m'a rendu et que j'aime à reconnaître. Il a posé une grande partie des principes que je regarde aujourd'hui comme germes de mort : et ici je ne parle même pas de ceux qu'il *nie* ou qu'il prétend avoir à développer et à expliquer; je parle des principes avoués dans la brochure (*Discussions morales, politiques, etc.*). Je suis fortement convaincu que Bazard ne peut rien produire de grand et de neuf sans changer radicalement sa conception. Mais si les faux principes ont été enseignés, en tout temps, par Bazard aussi bien que par Enfantin, l'un et l'autre n'en ont pas tiré, en théorie et en pratique, les mêmes conséquences. L'un a toujours été beaucoup plus réservé et beaucoup moins usurpateur que l'autre. Comme *gouvernant* (et ce sont les seules relations dont je doive compte au monde), les procédés de Bazard ont laissé en moi respect et estime : je saisirai toutes les occasions de le lui témoigner.

Il fallait tous ces préliminaires pour arriver à Enfantin. C'est lui maintenant que je vais regarder en face.

Vous vous étonnez de m'entendre attaquer avec force et tenacité un homme que je nommai mon père ; vous parlez de votre présence à nos réunions comme d'une sorte de martyre ! Et moi aussi je suis surpris d'avoir un pareil devoir à remplir ; la faute en est à ceux qui n'ont ni yeux ni oreilles. Si j'ai insisté encore aujourd'hui sur mes antécédens personnels, ce n'est certes point par jactance. Pour avoir mieux fait que tant d'autres qui se glorifient, je suis loin de me croire quelque chose et de m'attribuer le grand caractère de l'apôtre. J'ai voulu seulement prouver que j'étais en mesure de parler haut et ferme à quiconque prend ou se donne une mission au nom de Saint-Simon, surtout à celui que vous reconnaissez pour votre père suprême. — Je désire que tout le monde sache ce qu'Enfantin sait très-bien lui-même que moi, qui le condamne aujourd'hui, j'ai été particulièrement son disciple et même son *fils*, selon les termes de la hiérarchie qu'il a fondée.

On n'est jamais trahi que par les siens, dit un proverbe : on n'est jamais bien jugé que par les siens ; que telle soit la transformation religieuse de ce dicton de nos sociétés mensongères. — Oui : parce que j'ai été *l'un des siens*, je me crois mieux placé que personne pour tenir à Enfantin le langage sévère qu'il mérite d'entendre. C'est lui qui a fait mon éducation saint-simonienne, c'est lui qui a dirigé et encouragé mes premiers travaux ; avec lui j'ai vécu long-temps dans la plus douce et la plus religieuse intimité. Tout est brisé, tout s'est détruit peu à peu, à grand'peine et malgré moi. Le temps est venu où les considérations personnelles doivent s'effacer devant les devoirs de l'homme social. Peu importe ce qu'il

m'en coûte ; ceux qui refuseront de croire à mes regrets sans que je les exprime, y croiraient beaucoup moins encore si j'en parlais.

Enfantin s'arroe la mission la plus haute qu'homme ait prise avant et depuis Jésus ; il prétend beaucoup plus encore que Jésus lui-même. Il veut être à la fois le révélateur d'une doctrine sociale et le père d'une dynastie universelle.

Eh bien ! moi qui ai travaillé deux ans sous sa direction à l'œuvre saint-simonienne, moi qui l'ai connu et aimé particulièrement, moi qui pour l'arrêter dans son extravagance ai versé tout ce que j'avais dans l'ame de sincérité, de patience et d'amour du bien, je déclare à tous ceux qui viennent me parler ici de leur foi en la personne d'Enfantin, je déclare à tous ceux que j'ai ralliés à son autorité, je déclare à Enfantin lui-même, à la face du monde, qu'à mes yeux il est entièrement déconsidéré comme GOUVERNANT, et encore plus s'il était possible comme *révélateur* ou inspirateur d'une doctrine sociale.

Enfantin doit savoir de qui part ce jugement : et de la manière la plus solennelle, devant Dieu, dont je n'ai pas souvent le nom à la bouche, mais dont la foi est dans mon cœur, j'affirme que ma position individuelle n'exerce aucune influence sur moi en cette occasion.

Personnellement, je n'ai pas à me louer de la conduite d'Enfantin. Il m'a outragé souvent sur le point le plus sensible de mon ame ; il se permet chaque jour de me juger et de me présenter comme un homme dont la tête emporte le cœur ; à force de sophismes, il a fini par assouplir à son jugement quelques bonnes ames et quelques mauvais esprits. Je repousse ce jugement comme une ca-

lornie. Dans la bouche d'Enfantin qui connaît ma vie, pareil propos ne serait qu'un mensonge volontaire, si je n'avais pas tant de raisons de croire à la bonne foi d'un homme autrefois doué d'aussi aimables qualités, et qui n'a échangé sa douceur contre la ruse et sa pénétration d'esprit contre la subtilité, que pour avoir voulu passer subitement de la sphère moyenne où il aurait pu faire du bien à ses semblables, à la sphère supérieure qui n'est pas et ne sera jamais la sienne. En réalité, ce n'est qu'un mauvais sophisme idéologique qui l'égare; après avoir vainement tenté de l'arracher de son *esprit*, je n'ai plus qu'à lui pardonner de m'en faire l'application, et je lui pardonne de tout mon cœur.

C'est donc en toute justice et en toute conscience, que je prétends condamner Enfantin; j'ai trop bien tenu compte de l'influence que pourrait exercer sur moi quelques petits mécontentemens pour être sûr qu'ils ne réagissent pas sur ma conviction. Doutant de ma propre justice, j'ai beaucoup hésité et long-temps attendu. Je parle aujourd'hui, et c'est vous qui m'avez provoqué. L'humanité décidera. — Décidez vous-même lequel a droit, de moi ou de celui qui élève la voix contre mes paroles. Si je voulais succéder à Enfantin, ou succéder d'une manière quelconque aux uns ou aux autres de ceux qui se disputent l'héritage de Saint-Simon, il serait très-facile de décliner ma compétence. Mais qu'on se rassure; je ne veux d'aucune espèce de pouvoir, encore moins du pouvoir saint-simonien que de tout autre. Je n'ai besoin de personne pour savoir que je ne suis pas digne de commander : bénédiction pour ceux qui n'hésitent devant aucune responsabilité morale. Mais puisqu'on m'a

trouvé bon pour aller par toute la France annoncer une autorité nouvelle dépositaire des destinées de l'humanité, je suis également bon aujourd'hui, pour annoncer que cette autorité nouvelle manque à sa mission, et ne me paraît plus digne de la même confiance.

Un double sentiment m'avait attiré vers les saint-simoniens et m'a fait tenir accroché jusqu'à la dernière extrémité au noyau d'association qu'ils avaient formé. Ce sentiment c'est à la fois la nécessité de fonder un ordre nouveau et la *disette d'hommes* dignes d'une si grande tâche. J'étais fatigué, apitoyé, dégoûté de ne voir de toutes parts que l'étroit égoïsme, la mesquine vanité de l'homme de talent, et la plus lâche des lâchetés, celle de n'oser pas avouer et pratiquer sa foi, de ne point vouloir rompre en visière avec les institutions d'une société en ruines. Les saint-simoniens sont doués du rare courage de dire et de faire suivant leur foi, et contre les habitudes de la société civilisée. Je croyais qu'avec eux, par eux, selon eux, tout progrès serait accepté et acceptable. Les formes empruntées au catholicisme, le partage d'amour et de sympathie, les attitudes plus ou moins extraordinaires de révélateurs, de pontifes, me semblaient une étude historique faite de bonne foi par des hommes qui cherchaient mieux, et qui avaient besoin de frapper notre société ignorante et sceptique par leur respect pour les croyances passées et l'étrangeté de leurs prétentions. Ce mouvement était nécessaire et bon comme ébullition de jeunesse, comme exercice préparatoire au drame réel que nous étions appelés à jouer; il fallait en quelque sorte suppléer par notre excitation intérieure à l'indifférence du monde que nous n'avions pas vaincue, et à l'influence

politique que nous méritions sans l'avoir encore obtenue. Je disais toujours : « Quand les jours de la vraie grandeur » viendront, la gloriole de la jeunesse fera place à la » sage fermeté et au bon sens sérieux de la maturité. » Les révélateurs disparaîtront et nous verrons de grands » chefs de peuples, pleins de l'histoire passée comme » s'il l'avaient *faite* et capable de *créer* de fortes et grandes » institutions pour l'humanité renouvelée par leur pa- » role. La vie réelle succédera à la parodie ; la confiance » aveugle et exclusive de la première inspiration fera » place à l'expérience chercheuse et progressive de l'ac- » tion. Nous retrouverons les véritables hommes de pro- » grès *toujours humbles* devant les œuvres accomplies en » vue de celles qui restent à faire. » — Pas du tout. — Les temps sont venus. Le peuple est arrivé vers nous. Le monde s'est ému à notre parole. Nos principes vraiment solides ont commencé à sourdre à travers la dure écaille qui enveloppe la cervelle des héros de notre époque, la plus anti-héroïque de toutes les époques. La goutte d'eau avait creusé la pierre, le grain germait au milieu des ronces. Le courant de la popularité commençait à se former. Au lieu de maintenir, de fortifier la puissance acquise, et de nous mettre au ton de ceux qui s'évertuaient à nous entendre et à nous suivre, au lieu de préparer longuement, gravement, tout ce qui nous manquait encore ; on s'est mis à remuer le fatras de la vieille métaphysique, on s'est disputé sur l'esprit et la matière, sur l'égoïsme et le dévouement. On a fait la *morale* de l'humanité en conversation, formulé son *dogme* en style épistolaire. Celui qui avait produit quatre lignes de formules se croyait maître et dominateur de la terre. Mi-

nerve était sortie tout armée du cerveau de Jupiter, lequel pour compléter son Olympe n'attendait plus que Vénus. Dès lors j'ai commencé à sentir que les prétentions n'étaient rien moins que provisoires ; que pour les révélateurs nouveaux il ne s'agissait plus de chercher ; que tout était trouvé, et qu'on allait donner pour l'avenir de l'humanité quelques bribes de doctrine encore mal cousues et vagues comme l'espérance. — Tout d'un coup mon rôle a changé : d'accélérateur, je suis devenu modérateur ; j'ai épuisé jusqu'à la dernière goutte la plus longanime patience. J'ai fini par le doute ; et, comme pour m'achever, après le doute, j'ai tenté un retour ; je n'y ai gagné que la vue nette et précise de la situation, j'ai DESESPÉRÉ.

C'est depuis ce temps que mon langage a changé. Tout ce que je viens dire publiquement aujourd'hui, je l'ai dit avec la tendresse d'un fils, même après la séance du 19 novembre (1). Je croyais parler à un homme qui avait oublié un moment sa mission, et aujourd'hui j'ai acquis la conviction qu'il n'en est pas digne. Je suppliais naguère, aujourd'hui je condamne. Voilà toute la différence. Le temps n'est pas loin où vous sentirez comme moi.

Comme moi peut-être, malgré l'orage du doute et de l'incertitude qui commence à gronder sourdement en vous, vous voulez demeurer à bord et aider le vaisseau à la manœuvre. Restez ; chacun son temps, chacun son jour. Mais ne fermez pas les yeux ; mais ne vous bouchiez pas les oreilles. Ne dites pas que *votre ancien*, que celui

(1) Voir aux notes la lettre à Enfantin.

que vous avez quelquefois consulté comme guide, a oublié la doctrine ; demandez-vous si vous le savez bien. Enfans d'un jour, ne venez pas ici avec les préjugés qu'on vous a faits.

Et surtout ne dites pas que je vous *scandalise* ; ne parlez pas de *martyre*. Vous vous êtes assez donné à vous-mêmes la canonisation pour écouter une voix amie qui vous conseille. De grâce, de grâce, un peu plus de grandeur et de dignité. A vous entendre prostituer cette sainte parole du *dévouement* à de si mesquines choses, on croirait vraiment que vous n'en sentez point l'auguste caractère. Par dévouement vous me parlez de changer l'heure de ma séance pour aller aux concerts du conservatoire développer le culte de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Par dévouement, vous consentez à m'entendre dire que votre père suprême n'est pas un *grand monde*, mais bien un *petit monde*. Le juge d'instruction vient chez vous, accompagné de quelques soldats, et vous êtes des *martyrs*, trois et quatre fois dévoués. Et à ce bourgeois étalage de la police du justemilieu, vous faites un étalage plus bourgeois encore de calme, de courage dans la PERSÉCUTION. Vous dites des bons mots d'avénement comme si vous arriviez de Gand ou de l'Emigration ; et vous vous faites célébrer et glorifier par tous les Chérubins !

Entre nous ceci n'est pas de mise. Je croyais convenu qu'en notre temps les juges d'instruction ou autres avaient bien besoin d'être jugés. Je croyais qu'au lieu de chanter la persécution, vous auriez assez de noblesse, vous, les arrière-petits-fils de Charlemagne, pour la négliger ou en parler comme d'une éclaboussure de jour-

nal. Ah ! si quelque chose pouvait confirmer que je ne vous ai pas mesurés à trop étroite mesure, vraiment ce serait cette solennité bouffonne en présence du martyr de *la police correctionnelle* ! En face de l'échafaud on pourrait s'enorgueillir ; mais , de par l'humanité, révélateurs, sur les bancs de la police correctionnelle ! sur les bancs où *Maubreuil* et *la Contemporaine* ont occupé toute la France et exercé la verve de tous les beaux esprits de feuilleton, il faut se taire ; il faut rougir pour ceux qu'on veut améliorer, et un peu pour soi-même.

MÉDIOCRITÉ, MÉDIOCRITÉ, MÉDIOCRITÉ ! Que ce mot, la mort des prophètes et des révélateurs, s'inscrive à jamais sur le diadème dont vous vous êtes vous-mêmes affublés.

Quant à moi, ce ne sera pas le prétexte sentimental de la persécution, ni une pitié touchante pour les infortunes de l'amoureuse androgyne, qui m'empêcheront de vous parler vrai. Pour qui connaît son temps, c'est au contraire le moment propice. Il faut se hâter de vous enlever la popularité que vous ne méritez plus , et que le siècle vous accorderait avec la même ignorance qu'il vous la refusait lorsque vous en étiez dignes.

Cessez aussi de vous donner chaque matin des certificats de bonne vie et mœurs. Ceux qui vous prennent au sérieux ne vous les contesteront jamais ; et ceux qui rient de votre œuvre, ne méritent pas que vous vous abaissiez devant eux jusqu'à la confession de vos vertus. Ne répétez plus à satiété que ceux qui vous quittent n'osent pas nier, par leurs paroles, la morale chrétienne qu'ils contrarient par leurs actes. Je la nie pour mon compte trois fois plus haut que vous, et je ne me crois

pour cela , ni un Danton , ni un Robespierre , ni un grand homme , ni un révélateur. Je la nie trois fois plus haut que vous cette morale chrétienne , parce qu'elle a produit le JÉSUITISME politique et *domestique* que vous rétabliriez si l'on vous laissait faire.

La question entre nous est une question d'avenir. Venez écouter , non pas moi jeune apprenti dans une grande œuvre , mais l'homme de génie dont je suis l'interprète , et qui a trouvé le moyen de renouveler graduellement , en commençant par le ménage matériel et sans risquer la vulgaire ovation de la police correctionnelle cette société dont vous sentez si bien toutes les douleurs , et que nous avons ensemble le courage de vouloir régénérer.

Et que je n'entende plus présenter comme fin de non-recevoir au génie méconnu l'ignorance et la fatuité de ceux qui ne l'ont pas compris. « M. Fourier, dites-vous, » n'a pas eu la force de s'entourer d'hommes. Si son » système est la vérité , comment le monde ne le connaît-il pas encore ? » M. Fourier veut associer les hommes pour des travaux de production , et il se soucie peu d'affilier des néophytes pour une communauté religieuse. Voilà pourquoi il n'est pas entouré de sa *sainte famille*. Le monde ne le connaît pas encore ? Les saint-simoniens en sont-ils beaucoup mieux connus et beaucoup mieux jugés , après plusieurs années de prédications ? Songez que Saint-Simon est mort avant d'avoir vu , comme M. Fourier , ses idées enseignées dans trois villes de France , à Paris , à Metz , à Besançon. Songez surtout que celui qui vous parle aujourd'hui est sorti du saint-simonisme , et que c'est après avoir bien et long-

temps comparé ce que vous ne connaissez pas encore à ce qu'il savait et sentait tout aussi bien que vous , qu'il est venu donner au monde la preuve de sa haute bonne foi, en proclamant le progrès réel là où il l'a trouvé. Tant pis pour ceux qui ont voulu que ce progrès fût en dehors d'une foi où j'avais cru rencontrer, sinon la vérité définitive, du moins le meilleur moyen de la découvrir. Cela dit , avançons et continuons notre route pour ne plus revenir sur le passé , tant que vous ne nous forcerez point à y retourner.

LEÇON.

SOMMAIRE. Position du problème fondamental de l'art d'associer. — L'ordre logique des leçons interverti. — Comparaison de l'association au morcellement. — Vices de l'industrie individuelle. — Fléaux de la société civilisée, bienfaits de l'ordre sociétaire. — Termes de passage du chaos social à l'harmonie; 1^o association défensive ou GARANTISME; 2^o association simple ou SOCIANTISME (voie tentée et manquée par les saint-simoniens); 3^o association composée ou HARMONIENNE (divergente ou convergente). — CONDITIONS ESSENTIELLES DE L'ASSOCIATION. — Industrie attrayante. — Répartition proportionnelle. — Fusion graduelle des trois classes (pauvre , moyenne , riche). — Emploi des femmes, enfans et vieillards. — Ordination du travail : arts et artistes , sciences et savans. — Pourquoi l'industrie agricole est *pivotal*. — Appel des salariés de la ville à l'AGRICULTURE. — Examen de la proposition de M. Bigot de Morogues. — Possibilité d'une EXPÉRIENCE LOCALE , ses avantages. — Tableau de l'ensemble des conditions d'association selon Ch. Fourier. — Développement.

Si vous avez bien suivi la dernière leçon, vous devez comprendre le système passionnel de l'homme. Avec les données qui ont été posées, le problème social est pour nous éclairci ; nous savons aujourd'hui ce que doit se proposer quiconque veut associer : « Tenir compte de tous » les intérêts, donner un libre essor à toutes les vocations ; diviser, alterner, varier, combiner, engrener les uns par les autres, travaux et plaisirs, de telle sorte que le développement de tous les caractères *humains* et *naturels* s'effectue pour le bonheur de l'*individu* et de la *société*. »

L'*abolition du sacrifice*, dans toute l'extension de cette idée : voilà, du moins au point de vue le plus voisin du saint-simonisme, la position du problème d'association au dix-neuvième siècle. Le christianisme, par le catholicisme, a résolu, autant que la chose est humainement possible, la question du sacrifice. L'humanité est sortie violemment du catholicisme ; l'irruption incompressible des passions a pénétré l'église par tous les pores. Le tort n'en est ni à Dieu, ni à l'humanité : il faut faire un pas de plus. *That is the question*. Ici les saint-simoniens se sont annoncés au monde comme venant abolir la loi de sacrifice et fonder parmi les hommes la véritable association. J'ai acquis par expérience la conviction que le saint-simonisme, avec les moyens qu'il possède actuellement ou qu'il peut acquérir en suivant les principes déjà posés, ne peut pas arriver à ce but. Voici M. Fourier qui apporte une doctrine d'association plus complète, plus précise, mieux graduée, et qui prétend abolir le sacrifice et la résignation, sur un point où le saint-simonisme a été obligé de le maintenir, je veux dire le passage

d'un ordre social à un autre, la **TRANSITION**. — M. Fourier dit :

« Au moyen de mes conditions d'association, les hommes » de ce temps sont attirés, enlevés, absorbés insensiblement dans l'harmonie sociale universelle, avec leurs » goûts, leurs penchans, leurs caractères, leurs préjugés, leurs vices et leurs vertus. » La société actuelle est, pour ainsi dire, transvasée dans l'ordre nouveau, où elle se verse goutte à goutte, en *commençant* par la classe la plus facile à associer parce qu'elle en a le plus besoin, par le peuple, par les salariés de la ville et des champs. Ici donc, comme sur beaucoup d'autres points, la prétention de M. Fourier est beaucoup plus large, et, à certains égards, beaucoup moins intempestive que celle des saint-simoniens.

L'association n'est plus seulement une œuvre de philanthropie ou de religion, ou bien une réunion formée et dissoute à l'occasion d'un intérêt commun, où bien une collection d'individus liés entre eux par un homme ayant nature et fonction de **LIEN**. L'association est un *art pratique* qui s'appuie sur une théorie liée dans sa racine à toutes les sciences et, avant tout, à la science de la combinaison des forces, laquelle emploie le calcul comme levier et comme instrument. L'association pacifique des travailleurs a sa **TACTIQUE** comme l'association militaire des guerriers; le but et les moyens sont changés, mais la loi d'organisation demeure la même, ou du moins se perfectionne suivant les mêmes procédés. L'association a pour *ressorts* les mouvemens centripètes ou centrifuges, sympathiques ou antipathiques de la volonté humaine, c'est-à-dire les **PASSIONS**.

Après avoir ainsi posé la question, nous devrions, suivant le plan que je vous ai soumis à la première séance, vous faire voir le jeu des passions individuelles et sociales dans l'humanité. Ce jeu présente deux aspects fondamentaux et radicalement distincts, l'ordre harmonique et l'ordre subversif ; c'est là le premier principe de la méthode historique de M. Fourier ; nous aurions donc ici à vous dérouler toute la vie de l'humanité.

Mais le but que nous voulons atteindre le plus prochainement, c'est de vous convaincre que des moyens d'association entièrement neufs, tout-à-fait ignorés de ceux qui se sont occupés d'associer, sont trouvés et vérifiés. La leçon où nous exposerons la loi du développement de l'humanité serait parfaitement étrangère à cet objet actuel et réel ; c'est pourquoi, tout en constatant l'ordre logique et la filiation des idées, nous rejetons à la fin du cours toutes les vues historiques. Alors d'ailleurs nous toucherons à la critique du saint-simonisme ; et ce sera surtout de la comparaison des deux méthodes que jaillira l'une des supériorités les plus éclatantes de la conception de M. Fourier. Notez bien ceci ; car on s'est encore imaginé, à tort, que cette conception ne se rattachait par aucun lien au passé.

Entrons de plain pied dans l'association. — Dans les deux phases principales de la vie de l'humanité, elle se présente ou comme cherchant sa loi, ou comme l'ayant trouvée. A une époque, la destinée de l'humanité est le contre-pied de ce qu'elle devrait être, c'est le *monde à rebours* ; à l'autre, au contraire, la vie sociale se trouve en harmonie avec les désirs et la volonté de l'homme, c'est le monde à *droit sens*. Dieu donne à l'espèce qui

régit le globe, pour but et pour récompense de ses efforts, la *découverte* de la loi qui lui a été faite, qui lui est *naturelle*. Avant d'arriver à cette découverte, il faut subir toutes les épreuves de la lutte et de la misère, il faut à l'humanité *gagner sa vie* par le travail; mais tôt ou tard la solution est donnée. Nous sommes à l'époque décisive, nous assistons au passage du chaos social à l'harmonie.

« Dieu, dit M. Fourier, fait des codes sociaux pour les insectes mêmes; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis ? Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? »

(NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL, page. 38.)

Dieu, l'ÉCONOME SUPRÊME de la création, a soumis l'humanité à sa volonté une et universelle; il veut qu'elle opère à son imitation par économie de ressorts, justice distributive, prévoyance universelle; que ses travaux et ses passions soient ordonnés suivant cet ordre. La destinée de l'homme c'est donc l'*association* : son état subversif, c'est le travail isolé ou individuel. Il y a deux procédés dans l'action humaine, le *morcellement* et l'ordre *sociétaire*.

Le *morcellement* réunit et résume tous les vices, toutes les misères : — Force perdue, complication de ressorts, temps absorbé, travail répugnant, infructueux; imprévoyance, incertitude, pauvreté, impuissance, lutte de toutes les fractions de travailleurs les uns contre les autres. La limite où s'arrête le morcellement, le point où

commence l'association, c'est la famille, le *ménage domestique*.

L'industrie de production, de distribution et de consommation ne peut avoir qu'un essor très-borné dans l'ordre domestique. Le travail roule tout entier sur la vie du chef de famille, il est attaché à une destinée individuelle. L'analyse des vices de l'industrie individuelle donne les résultats suivans :

Mort accidentelle du fonctionnaire ;

Inconstance personnelle ;

Contraste de caractère du père au fils ;

Défaut d'économie mécanique ;

Défaut de matériaux et de moyens ;

Conflit d'entreprises ;

Fraude et larcin.

Contrariété de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif ;

Absence d'unité dans les plans et l'exécution.

(*Traité de l'Association*, tome I, page 489.)

Chacun des pas de l'humanité sera marqué par la décroissement du *morcellement* industriel et le développement de l'association ; mais d'abord c'est l'instinct seul qui agit.

« Nous voyons dans le régime civilisé, dit M. Fourier, des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science ; l'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un *four banal* coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

» Le bon sens a appris aux habitans du Nord que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire, comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

» Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

» Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, à en former un système plein, appliqué à l'ensemble des fonctions industrielles! »

(*N. M. Industriel*, p. 7.)

L'association dans l'ordre matériel seulement ne peut produire qu'une partie des bienfaits auxquels l'homme est destiné dans l'ordre SOCIÉTAIRE; la véritable association humaine, c'est celle des *caractères*. L'art d'associer n'est pas autre chose que l'art de tirer parti des nuances infinies des caractères, en identité et en contraste, en accord et en discord, en sympathie et en antipathie.

Laissons encore parler M. Fourier :

« Un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'association, on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion » domestique trois ou quatre ménages, sans que la discorde » ne s'y manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les » femmes : il est d'autant plus impossible d'associer trente ou

» quarante familles, et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

» C'est très-faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction; s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système. »

Les avantages de l'association sont incalculables. Ceux qui frappent tout d'abord sont d'ordre négatif, les immenses économies en tous genres; et, dans l'ordre moral, la disparition de tous les vices, l'abolition de la concurrence complicative et mensongère, la simplification des rouages commerciaux. — La superfétation des *agens* et des intermédiaires entre le producteur et le consommateur est aujourd'hui poussée au comble.

Dans l'ordre sociétaire les bénéfices qui résultent même de l'INACTION sont énormes. On peut, dit M. Fourier, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et de clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais, etc.

Quant aux avantages positifs, pour celui qui veut en approfondir le calcul, ils s'élèvent à des proportions si gigantesques, que l'on se voit forcé d'amoindrir et d'affaiblir les résultats. La plus minime appréciation donne un produit QUADRUPLE en effectif et VINGTUPLE en relatif; c'est-à-dire qu'un travailleur qui gagne aujourd'hui 4 fr.

par jour, en gagnerait 16 dans l'ordre sociétaire, et vivrait pour 16 fr. mieux qu'on ne vit aujourd'hui pour 80 fr.

On touche à la féerie pour peu qu'on veuille tenir compte du bonheur, des vertus et des richesses qui sont le produit spontané de la réunion et de la combinaison des caractères, c'est-à-dire de l'association dans l'ordre moral.

La question d'*association* est donc, pour l'humanité, la question du vrai bonheur. Jusqu'ici la carrière de l'humanité a été comptée par les progrès de la civilisation. Ce mot ne représente, pour M. Fourier, qu'une des phases spéciales du développement social; et, en la regardant sous son aspect le plus douloureux, il flétrit la civilisation comme l'ENFER sur la terre. La civilisation est l'état des peuples les plus avancés dans la bonne voie, ou plutôt les plus voisins de la découverte du monde nouveau encore inconnu. La France, l'Angleterre, l'Allemagne sont en pleine civilisation, et commencent même à entrer dans le déclin de cette phase transitoire. L'état civilisé présente l'idéal du désordre en toutes relations. Malgré de nombreux élémens de progrès, malgré les germes d'avenir enfouis sous les ruines et perçant à travers un sol ingrat, malgré le grand développement des sciences, de l'industrie, des arts, les peuples civilisés sont plus vicieux, plus malheureux que les sauvages et les barbares. Ceux-ci reculent d'effroi devant les chaînes de la civilisation, et n'adoptent de bon cœur que ses plaisirs, qui en eux-mêmes sont des vices, et qui, chez les barbares et sauvages, deviennent des agens puissans de *corruption*. Toutefois M. Fourier est loin de méconnaître la nécessité providentielle de la civilisation, qui est destinée

à produire le développement de la *grande industrie*, des *beaux-arts*, de la *science*. Ce développement seul rend possible l'ordre sociétaire ; aussi c'est aux grands génies de la civilisation moderne, à Colomb, à Galilée, à Harvey, à Newton surtout, que l'inventeur du procédé sociétaire aime à se rattacher. Par le progrès de la science, de l'industrie et des beaux-arts, mots spécialement employés par M. Fourier comme caractères progressifs de la civilisation, l'homme a conquis l'instrument au moyen duquel il va se rendre maître de sa destinée. Mais jusque-là ces progrès mêmes ne sont, pour ainsi dire, que des *tentations* au mal pour la majorité des hommes, et des *biens* dangereux pour une minorité de privilégiés ; en sorte que, suivant la comparaison déjà indiquée, nous pourrions dire que, dans l'enfer social où il se trouve aujourd'hui, l'homme est soumis au supplice de *Tantale*. Seulement, il ne s'agit plus d'une expiation ou d'une vengeance, il s'agit d'un but que nous pouvons atteindre, d'un désir que notre travail doit satisfaire.

Nous ne connaissons donc encore que le côté douloureux de nos destinées ; nous sommes dans les *lymbes* sociales, en proie à tous les fléaux.

Indigence générale, complète pour la partie la plus nombreuse de chaque peuple, relative pour les classes privilégiées dont les plaisirs sont empoisonnés de cuisantes douleurs. — *Fourberie*, interversion de toutes relations loyales et sincères, falsification de tous les produits. *Méfiance*, incertitude et doute, dans toutes les positions. *Oppression* : les sociétés subversives ne sont qu'une agglomération d'esclaves désarmés, opprimés par des esclaves armés au profit du plus petit nombre. — Au-

tres conséquences de l'état de désassociation : *impuissance à lutter contre l'univers extérieur*. Ainsi non-seulement l'homme ne peut pas emménager le globe selon ses besoins, mais encore il le dénature par une culture morcelée, imprévoyante, inexperte et qui ne sait pas s'approprier aux divers besoins de l'association. La coupe des bois, dans certaines régions, vient en changer tout à coup la température, intervertit le cours des vents, dépouille le sol de ses plus riches propriétés ; de là infertilité et *maladies provoquées* par l'action même de l'homme.

Le caractère typique et pivotale de ces époques, c'est l'ÉGOÏSME dans toutes les relations, et jusque dans le sein de la seule portion associée, la famille. Partout, dans les travaux, dans les intérêts, dans les sentimens, DUPLICATION D'ACTION, lutte de l'homme avec les penchans de sa propre nature, lutte de l'homme avec la société, avec le monde extérieur ; lutte des gouvernemens et des peuples ; lutte des classes, opposition des mœurs, du langage ; diversité des poids et mesures, imperfection des communications, etc., etc.

L'état sociétaire doit remplacer tous ces fléaux par des bienfaits. A l'indigence succédera la richesse graduée ; à la fourberie, la vérité ; à l'oppression, les garanties données aux diverses classes les unes envers les autres ; aux désordres climatiques, une température réglée par les travaux combinés de l'homme sur tout le globe ; enfin, au lieu du cercle vicieux où nous tournons sans cesse, une voie de progrès toujours ouverte par la fondation d'instituts spéciaux ayant mission de reconnaître, de récompenser et de faire exécuter toutes les découvertes

utiles , tout ce qui peut tendre à améliorer la condition humaine.

Dans l'ordre sociétaire , l'état de tous les hommes les uns vis-à-vis des autres, leur état vraiment *naturel* , sans qu'il soit besoin de la provocation ou de l'initiation des moralistes et des législateurs, c'est l'amitié, la confiance, l'abandon dans toutes les relations, la PHILANTROPIE UNIVERSELLE, individuelle et collective.

L'UNITÉ D'ACTION : accord de l'homme avec ses penchans , avec la société , harmonie avec la nature extérieure ; identification entière des gouvernans et des gouvernés , mouvement perpétuel d'attraction, et migration des classes les unes dans les autres.

L'état *civilisé* résume tous les caractères de la *société subversive* et les pousse à leur dernière énergie ; il cumule l'astuce et l'esprit de trafic mensonger de la société patriarcale avec la violence de la société barbare ; et (phénomène remarquable sur lequel M. Fourier a particulièrement insisté) toutes les améliorations tentées, toutes les découvertes en elles-mêmes utiles et fécondes pour l'avenir , ne sont que des PÉJORATIFS. Elles deviennent des instrumens d'oppression et de discorde. Au moment même où elles apportent la richesse et le luxe, elles engendrent la pauvreté et le vice. L'introduction des MACHINES dans l'industrie est l'exemple le plus frappant de cette torture , de cette rotation sur soi-même. Pareille situation est un CERCLE VICIEUX , on n'en peut point sortir par accommodement ou par composition ; il faut renouveler, il faut transformer de fond en comble , c'est un mouvement en ordre inverse.

Ici un chaos ; là une *création* du génie. M. Fourier emploie souvent, pour désigner l'ordre sociétaire , l'expression de NOUVEAU MONDE. L'expression est profondément vraie. Pour guider l'homme à travers les orages et les ténèbres de la civilisation, il faut la BOUSSOLE du monde moral, du monde humanitaire. Cette boussole c'est le procédé déduit de la théorie de l'attraction passionnée. Il est impossible de mieux sentir et de mieux exprimer l'analogie des deux découvertes que ne l'a fait M. Fourier dans le passage suivant :

Possesseur de cette trouvaille, je me trouve dans la situation d'un homme qui, au siècle d'Auguste, aurait inventé la poudre à canon et la boussole, et qui, au lieu de se hâter de les communiquer, aurait passé vingt ans à en calculer les emplois tels que l'artillerie et la mine. On l'aurait jugé fieffé charlatan, si après vingt années de recherches il se fût présenté aux ministres d'Auguste tenant à sa main une cartouche et une boussole et qu'il leur eût tenu ce discours :

« Je vais avec la matière contenue dans ce brimborion (la poudre), changer la tactique des Alexandre et des Césars : je puis avec cette matière faire sauter en l'air le Capitole (par une mine) ; foudroyer les villes d'une lieue loin (par la bombe et la coulevrine) ; réduire à minute nommée la ville de Rome en un monceau de décombres (par l'explosion d'une masse de poudre) ; détruire à cinq cents toises de distance toutes vos légions (par l'artillerie) ; égaler le plus faible soldat au plus fort (par la mousqueterie) ; porter la foudre dans mes goussets (par le pistolet de poche) ; enfin je puis avec cette autre gimblette (la boussole) braver dans l'obscurité les orages, les écueils, diriger le vaisseau aussi sûrement qu'en plein jour, et l'orienter partout où on ne verra ni ciel ni terre. » A ce discours, les graves personnages de Rome, les Mécènes et les Agrippas, auraient pris l'inventeur pour un visionnaire ; et pourtant il n'aurait promis que des effets très-possibles et con-

nus aujourd'hui des enfans mêmes; il n'aurait pas exagéré d'une syllabe sur les emplois de ces deux découvertes. »

C'est ainsi que Dieu conduit l'homme à l'infiniment grand par l'infiniment petit. Les grandes choses ont toujours de petits commencemens, a dit de Maistre.

Terminons l'esquisse des misères de la civilisation par l'énumération de tous les agens parasites ou destructeurs que la complication des rouages et l'absence de direction introduisent dans le mécanisme social.

TABLEAU DES IMPRODUCTIFS EN civilisation.

Femmes;
Enfans;
Valets.

Armées.
Fiscaux;
Manufactures;
Commerce;
Transport.

Chômage;
Sophistes;
Oisifs;
Scissionnaires (débauchés, prostituées, brigands).

Agens de destruction positive (guerriers).

Agens de création négative (législateurs et moralistes).

(*Traité de l'Association*, tom. 1^{er}, p. 468.)

Mais nous ne touchons jusqu'ici qu'à des généralités; sauf la précision d'analyse et l'antériorité de date qu'on ne peut contester à M. Fourier, ces généralités lui sont

communes avec les saint-simoniens. Voici où la distinction commence à se dessiner. Quand les saint-simoniens ont prononcé le mot d'association, il n'en ont, pour ainsi dire, saisi que la surface, le caractère le plus abstrait : division du travail et combinaison d'efforts. Ils n'ont pas su graduer et classer les nuances diverses d'association. Dans leurs moyens transitoires, plusieurs appartiennent encore à la civilisation qui doivent s'éteindre complètement, sans se transformer, dans l'ordre nouveau; telles sont les théories sur l'assiette de l'impôt, sur l'héritage collatéral, etc., etc. C'est greffer sur l'ordre ancien; ce n'est pas jeter une semence nouvelle. M. Fourier propose 52 moyens différens de sortir du chaos, il les nomme *issues de civilisation*. Qu'il y en ait 52, 20, 25, ce n'est pas le nombre qui importe : dans tout ce qui est énumération, les chiffres sont employés comme moyens *mnémoniques*, et non comme résultats SCIENTIFIQUES. Mais ce qui importe beaucoup, c'est qu'en fait de voies et moyens, pour sortir d'un pareil état, il vaut mieux être riche que pauvre. Or, avec sa rigueur d'analyse et son énorme puissance de travail, M. Fourier est arrivé sur toutes ces choses, à des résultats qui l'élèvent de beaucoup au-dessus de tous ceux qui ont voulu s'occuper de la vraie politique, de celle qui tend à faire passer les hommes de l'état de morcellement à l'état d'association.

Pour arriver à l'état de pleine harmonie, nous avons quatre phases à traverser : 1° le garantisme ; 2° le socialisme ; 3° l'association composée divergente ; 4° l'association composée convergente.

M. Fourier pense que, le procédé vraiment universel

étant trouvé, il n'est pas *nécessaire* que le progrès s'opère graduellement et en suivant, pour ainsi dire, l'échelle mécanique et métrique de l'association. L'élan passionnel de l'homme, sa *liberté* consistera à accélérer la marche, et à sauter les intermédiaires.

GARANTISME. Dans ce degré, les hommes ne s'associent pas encore pour produire le bien, mais pour se défendre du mal. A ce point de vue toute l'histoire, jusqu'à nos jours, ne représente l'association que sous le rapport défensif ; seulement on ne cherche à se garantir que de la force brutale. Tous les travaux productifs en science et industrie sont en dehors de la société civile ou politique. Aussi la période de garantisme commence-t-elle spécialement au moment où l'association *négative* s'établit pour des intérêts qui se rattachent aux travaux de production.

Les Compagnies d'assurances, les Hôpitaux, les Monts-de-Piété, les quarantaines sanitaires appartiennent à l'ordre social dit Garantisme. Les Monts-de-Piété, que la civilisation a fondés, ne sont qu'une usure douloureuse qui pèse sur la classe pauvre et qui exploite surtout les désordres des grandes villes. M. Fourier développe un système de Monts-de-Piété *RURAUX*, où des moyens de travail seraient avancés à l'agriculteur, sur le dépôt en nature de sa récolte invendue, et où toute exploitation usuraire serait abolie. L'utilité de cette sorte d'établissement se fait sentir bien vivement dans nos pays vignobles. — A ce terme de l'association correspondent presque tous les moyens transitoires proposés par le saint-simonisme. Il est évident, par exemple, que le système de banques, tel qu'il a été conçu, n'est

qu'une GARANTIE donnée aux capitalistes contre les désordres du morcellement industriel, et réciproquement une GARANTIE offerte aux travailleurs contre l'usure et l'exploitation des riches oisifs, par l'intermédiaire des banquiers-prêtres, se donnant eux-mêmes pour GARANTIE, jusqu'à socialisation absorbante de la propriété. C'est cette doublement mauvaise et doublement inadmissible prétention du sacerdoce saint-simonien, à garantir par lui-même, et de plus à finir par s'appropriier socialement les capitaux, qui rend tout-à-fait impossible l'établissement du système de banques proposé par le *Globe*, et qui annule complètement ce moyen transitoire le plus facile de tous. Aussi les saint-simoniens, malgré les solennités et les prédications (sauf les dons des *prosélytes*, que toute opinion obtient), n'ont-ils pu se procurer qu'un prêt très-médiocre à très-grosse usure et sur ses propres garanties *immobilières*. En sorte que le prêt *individuel* contracté sur ses biens, par chacun des donateurs saint-simoniens, aurait donné un total plus fort et à de meilleures conditions que l'acte social revêtu de la signature pontificale. L'humanité n'a pas consenti au prêt transitoire, parce qu'elle ne voulait pas le DON définitif : mauvaise fin, mauvais moyen ; mauvais définitif, mauvais transitoire. Que ce soit pour vous une règle fixe, invariable et non susceptible de *progrès* ; pour pratiquer et comprendre et sentir cette MORALE, vous n'avez pas besoin d'attendre la révélation de la femme.

SOCIANTISME ou association simple. Dans ce degré les élémens de la civilisation sont pris tels quels ; il ne s'agit

que de combiner les forces actuellement existantes. Nulle variété de travaux, nulle alternation; attraits purement mystiques ou ambitieux vers la fonction. Corporiser les industriels actuellement isolés, les enrégimenter, leur donner une éducation professionnelle, voilà tout ce qu'on peut se proposer. SIMPLICITÉ, MONOTONIE, tel serait le vice de cet état social. Ici encore nous n'avons qu'un travail de pure coordination : le souffle créateur n'a pas encore engendré des mouvemens nouveaux. Cet enrégimentement, cette MILITARISATION universelle est l'utopie de la politique saint-simonienne; utopie d'ennui et de dégoût, lorsqu'on la compare aux vues neuves et fécondes de Fourier. Chaque jour nous n'entendons parler que d'armées industrielles, marchant en procession sur les boulevards de Paris, et s'en allant construire des routes en fer de Paris à Bagdad. Ceci est à la vérité un des aspects de la société de l'avenir; mais c'est bien le côté le moins utile, le moins inapplicable, le moins réel et surtout le moins *neuf*. Les *actionnaires* de l'industrie banale et vulgaire sauraient bien construire leurs chemins de fer; la route est battue de ce côté, et vraiment, avec les communications telles qu'elles sont, on a bien autre chose à songer. Nous avons ce peuple affamé à nourrir, nos agriculteurs, ceux qui touchent aux environs même de la capitale, à initier aux plus grossiers élémens de l'association; nous avons les salariés des villes à faire sortir de leurs ateliers infects; nous avons à délivrer des manufactures, véritables bagnes industriels, les forçats du salaire; nous avons, à toutes ces femmes, à tous ces petits enfans, à tous ces vieillards débiles, hâves, vicieux, dégoûtés de la vie et du travail, un air sain à donner,

une nourriture abondante et *sainement préparée*, un logement ventilé et chauffé, un vestiaire commode et solide ; nous avons à les délivrer des empoisonneurs et charlatans de toute espèce, marchands de vin, médecins, hommes de lois, apothicaires, moralistes, journalistes éducateurs à 1 fr. 50 c. la ligne ; nous avons à les chasser des théâtres où ils apprennent le vice, en stupides témoins, pour les mettre sur la scène vivante où, en poésie et en vertu, ils seront acteurs ; nous avons à faire la MAISON, le MÉNAGE du peuple : nous avons à lui rendre son travail *agréable*.

Or le système d'association conçu par les saint-simoniens ne peut amener aucun de ces résultats. Vous avez voulu commencer par la fin, et, comme le dit M. Fourier lui-même, manger le fruit avant de planter l'arbre. Vos armées industrielles ne seraient que de mauvais régimens de génie, faisant de l'industrie par religion, comme les autres font la guerre par honneur. Les produits matériels et les jouissances morales ne répondraient nullement à vos gigantesques prophéties.

Les armées industrielles ne pourront se former qu'après la fondation des villes et villages sociétaires, et alors elles se recruteront spontanément. Avec l'association simple, même commencée dans la réalité et non dans les vagues régions de l'utopie, les effets produits ne sont que très-inférieurs. Toutefois ils sont possibles, en suivant le train actuel de la vie de l'humanité et en se bornant à régler le désordre de la civilisation. — Ils sont possibles pour M. Fourier, qui tient compte du CAPITAL, en même temps que du travail et du talent. Mais pour le saint-simonisme, il y a une barrière insurmontable. L'hu-

manité avec son inéluctable bon sens recule devant l'abolition de l'héritage et la MAIN-MORTE sacerdotale; elle ne veut pas plus du moyen âge industriel que du moyen âge catholique et féodal; elle ne veut plus de MAÎTRES, même par droit de capacité, parce que Dieu n'a créé les capacités *seigneuriales* que pour l'état d'exploitation et non pour l'état d'association.

Ainsi là encore et sur le point le plus avancé qu'ils aient touché en association, les saint-simoniens n'ont fait que s'entourer d'entraves. Leur procédé d'association est *simple* en moyens de production et de moralisation; mais, en vices et en dangers de toute nature, c'est un *composé* effrayant, inextricable. Encore de mauvais moyens, parce que la fin est mauvaise. Encore un signe d'impuissance, encore un germe de mort.

ASSOCIATION COMPOSÉE OU HARMONIENNE	$\left\{ \begin{array}{l} \text{divergente.} \\ \text{convergente.} \end{array} \right.$

Nous voici arrivés à l'association selon le procédé harmonien, nous n'entrerons pas dans de longs détails, toute notre exposition est l'explication de ce mode nouveau.

L'attrait au travail, la multiplicité de fonctions, la fusion successive des trois classes (riche, moyenne et pauvre,) l'alternation et l'engrenage de tous les travaux et de tous les plaisirs, tels sont les caractères principaux de l'association composée.

Cette association peut avoir lieu d'abord par classes isolées, en commençant par exemple par la CLASSE PAUVRE; les cantons peuvent se former à distance éloignée,

indépendans les uns des autres. — Nous pourrions voir bientôt une phalange industrielle aux environs de Paris, une autre à Bordeaux, au Havre, à Dunkerque, en Angleterre, en Amérique. Tant que ces phalanges ne seraient pas liées entre elles et associées pour leurs relations extérieures, l'association ne serait que *divergente*. — L'association *convergente* s'établit à mesure que les phalanges industrielles se réunissent en faisceau et constituent une hiérarchie unitaire. — Voyons donc à quelles conditions cet ordre nouveau pourra absorber et entraîner le monde civilisé dans sa sphère d'action ; étudions la voie la plus facile et la plus sûre pour y conduire les peuples ; la voie du génie c'est de suivre le bon sens natif de l'humanité et de tirer la perle du fumier des sophistes.

DES CONDITIONS D'ASSOCIATION.

Lorsqu'on médite avec quelque attention sur la production des grandes découvertes, on demeure attristé. Il faut l'élan sublime que nous communique la contemplation du génie et la satisfaction que l'âme éprouve à noblement gagner son bien pour ne point penser que Dieu fait payer cher à l'humanité ce qu'elle cherche et trouve en la personne du grand homme, son fruit béni. Comme à chaque moment de sa vie, notre mère féconde, la sainte humanité, saisit avec précision le travail qu'elle doit accomplir ! comme elle s'y attache avec ferveur, avec tenacité ! Elle débute par de vagues pressentimens ; elle essaie, elle tâtonne, elle tombe et retombe et se fracasse à chacune de ses chutes. C'est au moment où elle se sent fléchir, c'est après avoir vainement donné de sa

tête orgueilleuse et confiante contre tous les rocs et tous les écueils, qu'elle voit le port et vient y chercher abri. Pour trouver l'ÉTRIER, il faut que le cavalier ait dompté et contenu de la puissance de son genou les plus farouches coursiers. Pour jouir de la BOUSSOLE, il faut que le matelot ait battu les mers au hasard et sans guide. En toute chose, c'est après avoir épuisé le mal que nous arrivons au bien, et le bien pourtant, c'est ce que chacun voulait et savait, de science et de volonté naturelles. Ainsi a germé, ainsi s'est développée la grande idée de l'association universelle. Depuis Jésus, c'est le rêve et la prière de l'humanité. De nos jours, à force d'avoir frappé, nous sentons que Dieu va nous ouvrir la porte de notre Éden. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, tous les grands peuples s'agitent à cette idée ; ils s'ingénient, ils travaillent, ils bâtissent des mondes. Un homme se lève, il annonce, il appelle, il désire, il va loin de chez lui chercher *la fortune*. A sa voix on a cru entendre Dieu parler, c'est la voix des siècles qui, par sa bouche, annonce l'ère nouvelle ; elle est venue, elle vient. Regardons..... au nord, au midi, à l'orient, à l'occident.... Elle arrive ; que son *fauteuil* soit préparé ; c'est une femme inconnue, inouïe ; elle sera enfantée avec douleur et couverte de boue à son apparition.— Oh ! que de vaines paroles !... Oh ! que d'efforts perdus !.... Ne creusez point si avant, ne rêvez pas si loin ; un seul mot à changer,— que TRAVAIL devienne PLAISIR,—et le péché originel est effacé et le baptême du bonheur est donné.

RENDRE LE TRAVAIL ATTRAYANT. Voilà, selon M. Fourier, le vrai, le seul moyen d'associer. C'est à ce *signe*

que l'humanité doit reconnaître que son temps d'épreuve est achevé. Quiconque parle encore de contrainte, d'obligation, de *lien*, est dans la loi ancienne. La loi nouvelle est où personne ne l'a encore cherchée, autour de nous, chez nous, à nos foyers, à notre champ; elle parle toutes les heures à notre esprit, à notre corps. Voulez-vous que les oisifs disparaissent; ne leur dites pas d'aimer le travail, faites que le travail les attire et les passionne. Voulez-vous améliorer la condition du peuple, voulez-vous faire son bonheur; que ce qui excite en lui dégoût et fatigue lui devienne agréable et l'enrichisse. Après cela le monde marche de lui-même, chacun selon son désir.

Pas de liberté, pas d'attrait, tant que la coopération de chaque sociétaire à un travail n'est point le fruit de son option spontanée et toute personnelle. Là où chacun obéit avec joie à son impulsion, les groupes sont bientôt formés, et la confiance, l'abandon remplacent la méfiance et la contrainte. A quelles conditions rendre l'industrie attrayante? changer toutes les circonstances de nos sociétés morcelées; édifices, outils, costumes, distribution du temps. — Aujourd'hui tout semble réuni pour faire du travail une douleur; ateliers insalubres, occupation continue, monotone, mauvaise rétribution.

SÉANCES COURTES, variées, graduées; voilà le premier ressort de la fougue industrielle. Ici l'essor est donné à la passion rectrice dite alternante ou papillonne.

C'est beaucoup déjà que l'attrait direct pour la fonction et pour l'objet du travail, mais le plus puissant excitant de la volonté surgit de notre contact ou de

notre opposition avec nos semblables ; nous avons besoin d'être mus par la gloire, par L'AMBITION, par le désir d'entrer en rivalité avec les corps voisins de celui dont nous faisons partie. Ici l'élan est donné à la passion que nous avons nommée émulative (Cabaliste, besoin d'intrigue).

Pour faire naître cette disposition, il ne s'agit pas de placer, côte à côte, des groupes de travailleurs occupés d'objets tout-à-fait différens. Quel rapport d'émulation pourrait-il exister entre un groupe de *luthiers* et un groupe de *fleuristes* voisins l'un de l'autre? un sentiment bien vague et bien faible. — Entre deux groupes de même genre, deux groupes de *fleuristes* s'occupant de fleurs d'espèces différentes, de *tulipes* et de *jasmins* par exemple, l'émulation est plus vive, mais elle est faible encore: elle se développe avec plus d'énergie, lorsqu'il s'agit de deux variétés très-voisines de la même espèce. Le moyen de faire naître l'attrait que produit l'intrigue, consiste donc à classer les groupes en séries très-rapprochées. La rivalité se produit par des *discords*. En association comme en musique il faut que les notes contiguës soient dissonantes et que les accords s'engendrent par groupe-tierce, groupe-quinte, groupe-octave. Ici toute l'harmonie musicale.

Les ACCORDS forment le troisième ressort destiné à inspirer l'attrait au travail. Il faut, avons-nous dit, que l'homme sociétaire soit sans cesse agité par les plus douces, les plus vivantes émotions ; il faut que sa journée soit pour ainsi dire continue d'enthousiasme. L'enthousiasme s'allume au double foyer du corps et de l'ame : intervention successive des facultés corporelles et spirituelles ; charme passionnel par les attraits sympathiques,

charme matériel par le plaisir qu'inspire le travail lui-même. Nous vous avons déjà fait voir comment ce charme matériel ne pouvait naître que de l'exercice *parcellaire* d'une des branches spéciales de chaque fonction ; car le même ennui qui s'attache à l'exercice continuel d'une seule profession s'attache également à l'exercice de toutes les spécialités d'une même fonction. Pour vous faire sentir la puissance du charme sympathique, empruntons un exemple à M. Fourier lui-même. Je suppose qu'une personne (homme , femme ou enfant) ait à s'occuper d'un travail agricole, si pour s'y livrer, il n'avait que l'appât d'un gain très-médiocre en lui-même, ou le désir de suivre une œuvre déjà entreprise, certes toute son activité serait loin d'être mise en jeu. Mais qu'à ces leviers déjà puissans , à son goût tout particulier pour la plante cultivée, au désir d'avancer en grade , de se faire remarquer par une aptitude particulière , vienne s'ajouter l'espoir ou l'assurance de rencontrer l'être qui lui est le plus cher , le groupe de sociétaires qu'il aime le mieux fréquenter , alors toute sa nature est exaltée et sa passion s'élève jusqu'à l'enthousiasme. Par là l'essor est donné à la troisième passion rectrice que nous avons nommée *composite*.

Quand les saint-simoniens ont pensé à vêtir les travailleurs de brillans uniformes, ils ont saisi l'un des moyens d'exciter l'ardeur au travail, mais ils sont restés bien loin derrière celui qui est venu pourtant long-temps avant eux, et qu'ils prétendent avoir lu sans fruit. N'oubliez pas surtout le principe si fécond des COURTES SÉANCES. C'est un des plus brillans caractères de l'industrie nouvelle. Alternier les fonctions en spirituel et en matériel

de deux heures en deux heures, et même d'heure en heure. — Ce principe donne lieu cependant à de nombreuses exceptions. Il existe un assez grand nombre de professions qui ne comportent que de longues séances ; mais celles-là alternent par jour, par semaine, par saison ; elles peuvent être exercées par des cohortes d'emprunt. Il y a lieu d'ailleurs à d'autres compensations honorifiques, à des récompenses matérielles, etc., etc.. toutefois en aucun cas l'exercice du travail ne peut avoir la durée vraiment accablante de nos pénibles journées d'industriel, de savant ou d'artiste.

Les grands et difficiles travaux se font par les armées industrielles. — Construction des ponts, exploitation des mines, grandes entreprises de restauration climatique, la restauration du grand désert de Sahara, le défrichement des steppes d'Amérique ; voilà les plans déjà tracés, depuis 1808, aux *armées pacifiques*. Dès ce temps, M. Fourier emploie les mêmes mots. — La différence du travail d'armée se compense par une plus grande variété de plaisirs. — La campagne industrielle est le rendez-vous de tous les grands artistes, de toutes les *beautés* du globe. Pour les travaux de moyenne difficulté, et qui, sans intéresser tout un territoire, intéressent plusieurs phalanges, on a recours à des cohortes d'emprunt que chaque phalange envoie à son tour ; ainsi s'accomplirait le travail des manufactures et des grandes usines. Pour ce genre de fonctions la rétribution est plus forte et la récompense honorifique plus brillante.

Dans tout ceci il n'est question que du train ordinaire des choses, de l'ensemble des travaux et des travailleurs. Les longues séances sont nécessaires au génie inventeur,

à celui qui cherche les moyens de perfectionnement , à certaines natures originales, aux caractères *unitones* par exemple. Chacun sa place et liberté pour tous. — Ce sont là des cas d'EXCEPTION. — Même observation pour l'attraction industrielle. En général elle sera établie , mais quel que soit le développement de la science et ses applications à l'industrie, quels que soient les ressorts et les agens de plaisir et d'enthousiasme, il y aura toujours quelques professions exceptionnelles, dangereuses et peu attrayantes. Ces professions sont exercées *religieusement* par des corporations, dans l'âge où le dévouement, l'amour de la gloire, le luxe de la vie enflamment le cœur et le font bouillonner d'une sainte ardeur, c'est-à-dire dans le passage de l'enfance à l'adolescence. Quand nous vous parlerons, en traitant de l'Éducation, des fonctions remplies par les PETITES HORDES, vous éprouverez une surprise qui s'effacera bientôt par la plus vive admiration. Vous verrez quel ressort le *puissant économe* a su tirer de la plus brillante sève de l'ame humaine, de cet âge d'or de la vie, perdu ou gâté par nos institutions civilisées. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que tout est prévu, généralités et détails. — Passons à une autre condition.

RÉTRIBUTION PROPORTIONNELLE. — Le désintéressement pécuniaire n'est pas une vertu de notre temps ; j'ignore de quel temps ce fut la vertu. Tant d'hommes ont menti sur le mépris des richesses, tant d'hommes ont prêché ce mépris tout en s'enrichissant, qu'il vaut mieux faire que le désir même de la propriété devienne une source de vertus sociales. Ce n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer la richesse qu'il s'agit, c'est de la bien acqué-

rir et d'en fournir le moyen à tous. Voilà sans nul détour ni subtilité toute la politique harmonienne. On ne gagne pas grand'chose à violenter les capitalistes et à leur contester leurs droits. Laissons à César ce qui est à César ; mais sachons, par notre industrie, nous faire un meilleur royaume que le sien, et qu'il profite lui-même de notre exemple pour orner, embellir et accroître son domaine. Cette morale, je crois, sera mieux écoutée et plutôt acceptée que la socialisation pontificale de la propriété : elle est au fond plus humaine. Mais deux grands désirs ont été apportés au monde, et ne peuvent plus en sortir, c'est la rétribution selon la *capacité* et les *œuvres*, le *talent* et le *travail*. Ajoutons ces deux termes à l'équation sociale ; ajoutons, *n'effaçons rien*. Le mieux qui survient compense ou absorbe le mal qui existait. Que chacun soit mis à même de capitaliser, et que chacun soit rétribué selon qu'il aura concouru à la production par son *travail*, son *capital* et son *talent*.

L'association harmonienne garantit donc un *minimum* d'avances à tous ses membres ; elle tient compte du capital ; elle promet à tous les associés un pis-aller d'énormes bénéfices. Le capital social administré par les *actionnaires* eux-mêmes est hypothéqué sur la *terre* et les *édifices* du canton d'essai. Ici on ne fait plus crédit à l'avenir pour une œuvre de parole, bon moyen, s'il n'en existait pas de meilleur, méthode *historique* et *catholique* s'il en fut. — Chez nous, c'est tout bonnement, tout bourgeoisement, tout humainement, une société en commandite par *actions*, qui s'organisera sur un pied de *production* à tripler le capital, même en omettant les bénéfices *positifs* de l'attraction industrielle, et pour ne ta-

bler que sur les bénéfices *négatifs* et les économies de l'association.

Les saint-simoniens, en ne considérant ce mode de fondation que comme un moyen *transitoire*, doivent encore, selon la conscience et le bon sens, le trouver meilleur, plus facile, plus immédiatement utile au peuple que leur crédit ; crédit vraiment *imaginaire*, s'il ne faut en juger que par la bonne volonté de leurs prêteurs. Nous consacrerons une leçon spéciale à démontrer que le problème *définitif* de la répartition doit également tenir compte du *capital*, du *travail*, du *talent*. — Avançons.

FUSION DES TROIS CLASSES.

La société actuelle, comme toute société, peut se diviser en trois classes : la plus nombreuse, qui est la classe *pauvre* ; la classe moyenne en nombre, qui est la *moyenne* en richesses ; et la classe minime en nombre, qui est supérieure en richesses. Presque tous ceux qui se sont occupés d'associer n'ont pas trouvé d'autre moyen que de niveler ces trois classes. Babœuf et Owen marchaient droit à ce but. Le saint-simonisme a été plus avant, il a cherché tous les moyens qui pouvaient amener *graduellement, pacifiquement, hiérarchiquement*, la classe riche, la classe moyenne et la classe nombreuse, à l'association ; mais il a demandé un sacrifice que l'humanité n'est nullement disposée à faire, lequel sacrifice est bien moins celui de la propriété que celui de l'individualité, qu'on sent fortement en danger avec les moyens du saint-simonisme. Les saint-simoniens semblent n'avoir pas tenu compte d'un fait vraiment capital aux yeux de tout homme qui étudie l'humanité, et qui, dans sa sympathie pour elle, voit tous les besoins et toutes les natures di-

verses. Qu'on ait protesté et protesté avec vigueur contre les privilèges de naissance, ceci est un premier élan qu'il est bon de donner ; par là nous avons soulevé et mis à l'ordre du jour la grave question de la propriété ; nous avons rendu possible tout ce qui tendrait à établir un rapprochement entre la classe pauvre et la classe riche. Mais il n'en est pas moins vrai que , pour quiconque a bien observé la nature humaine, il existe , par le seul fait de la condition sociale si différente, et depuis si longtemps différente, des aptitudes tout-à-fait diverses dans la société, et en quelque sorte *congéniales*. Ainsi l'homme riche le plus dévoué, qui a reçu une éducation complète, qui a déjà été pétri pendant quinze ou vingt ans et façonné aux mœurs, aux usages de *sa classe*, quelle que soit d'ailleurs sa volonté, ne peut pas être capable de certaines professions *industrielles*, tandis qu'au contraire il se trouve naturellement propre à des fonctions *agréables* ou *utiles* qui ne touchent pas aux fonctions *nécessaires* dans la société, et qui appartiennent à l'ordre des beaux-arts et des sciences. Ces nuances différentes se graduent, pour ainsi dire, sauf les chances particulières et accidentelles de la société, suivant les trois classes (riche, moyenne et pauvre). Ici, l'un des moyens de fusion les plus prompts et les plus faciles, c'est d'avoir classé les travaux comme les hommes le sont eux-mêmes dans la société.

Il y a, suivant M. Fourier, des travaux de *NÉCESSITÉ*, des travaux d'*UTILITÉ*, des travaux d'*AGRÉMENT* ; il faut savoir combiner le mouvement social de telle sorte que ces trois échelles différentes se trouvent toujours maintenues. Les travaux les plus nécessaires doivent être natu-

rellement les mieux payés ; puis les travaux d'utilité ; puis en troisième lieu, les travaux d'agrément. La classe riche se trouve portée, par son organisation, à faire des travaux d'agrément pour lesquels elle n'obtient qu'une rétribution très-mesquine. Dans l'ordre agricole, la culture des fleurs est aujourd'hui le plaisir des riches ; ils recevraient pour ce travail des émolumens modestes, parce qu'il est facile et peu pénible.

Les professions *utiles* seraient moins payées que les travaux *nécessaires*, mais plus payées que les professions d'*agrément* ; enfin les professions *nécessaires*, les travaux grossiers de la société, ceux du moins qui exigent le plus grand emploi de la force physique de l'homme ; ceux-là conviendraient naturellement à la classe qui, aujourd'hui, se trouvant la dernière dans la société, est déjà *habituée* à ces travaux. Ces professions deviendraient un plaisir dans l'ordre sociétaire, et la classe riche ne serait pas entraînée violemment et subitement à un état social que, bon gré mal gré, elle ne peut pas supporter.

Par cette échelle graduée tout homme trouve immédiatement sa voie. Ne croyez point cependant qu'il soit ici question de la perpétuation de ces trois classes ; nous ne parlons que du moyen de les associer immédiatement. Dans l'action même de la société, il se formera un mouvement perpétuel de mutation, d'abaissement et d'élévation, une migration constante des classes les unes dans les autres : mais il y aura *toujours* des degrés dans la richesse, et la classification primitive est bien celle des trois classes riche, moyenne, pauvre. Le point capital, c'est l'abolition définitive du *prolétariat* par l'avance à

chaque sociétaire d'un *minimum* en toute chose, nourriture, logement, moyens de travail. Ce *minimum* est la condition *sine quâ non* de l'association ; et chacun trouve par son travail le moyen de rembourser l'avance, mais, en raison de la disposition naturelle de l'homme, qui le porte à s'abstenir de tout travail répugnant, l'*attraction industrielle* permet seule d'offrir au peuple des villes et des campagnes ce *minimum*. Autrement, nous verrions ce qui arrive aujourd'hui. Les hommes, une fois pourvus du nécessaire, abandonneraient le travail, et, peu soucieux du lendemain, ils se livreraient à la débauche.

L'éducation unitaire, égale pour tous et n'ayant de direction spéciale que par le choix, l'option, la vocation de chaque individu, est en résumé le seul moyen d'abolir les privilèges de la naissance, ou plutôt de ramener chacun au véritable privilège de sa naissance, au développement de son caractère. A cela toutes les classes de la société sont, à leur temps, disposées ; elles sont toutes malléables et faciles, sous l'impulsion de l'attraction. Dans l'ordre subversif, permis au poète de dire de l'homme : *Cereus in vitium flecti* ; dans l'ordre harmonique, nous disons : *Cereus in attractionem flecti*. Celui qui prétend associer ne doit violenter personne, pas plus les riches que les pauvres. Trouvez un procédé sociétaire qui, prenant les hommes et les classes diverses de la société actuelle, ouvre à tous, suivant leur volonté, toutes les carrières en science, industrie et beaux-arts. Chacun se classera lui-même par l'essor spontané de ses vocations ; chacun s'élèvera par ses propres efforts, enlevé, entraîné par l'attraction sociale.

Rendre le peuple propriétaire et consommateur, tel

sera l'un des premiers, l'un des plus beaux résultats de l'association harmonienne. — Là le peuple obtiendra une large rétribution pour *ses* travaux habituels, puisque les professions de *nécessité* sont très-haut payées. Il trouvera toute facilité, toute économie pour sa consommation, puisque tout sera administré en régie sociétaire. Il pourra se procurer à peu de frais les plaisirs les plus brillans ; tous ses vices, tous ses désordres seront détruits. La faculté d'accumuler, de CAPITALISER, sera développée en lui ; et les *actions* de la propriété sociale se divisant en parcelles très-minimes, il deviendra facilement propriétaire. — Mais cette propriété n'est pas le fruit de *l'investiture* d'un sacerdoce ; ce n'est pas une inféodation à condition restreinte ; elle est acquise par le travail, elle peut être diminuée par le désordre ou la négligence ; la liberté, la volonté humaine est en jeu, elle crée elle-même directement sa condition. Ce qui est acquis personnellement est personnellement transmissible ou *donnable*. Et reconnaissez que c'est ici le véritable développement de l'individualité, de la propriété, complètement anéantie par la rétribution sacerdotale. Dans le saint-simonisme, où tout est réglé par une volonté humaine et gouvernementale, le DON est aboli : par-là l'une des passions les plus socialisantes s'étouffe et s'étiole. Les sentimens d'amour, d'amitié, de famille qui *s'entretiennent* par le don, sont sacrifiés à l'ambition qui ne sait pas, qui ne veut pas donner, qui ne peut que salarier et faire des largesses.

FEMMES, ENFANS ET VIEILLARDS. — M. Fourier a le premier parlé de l'arrivée à l'association de deux classes, les femmes et les enfans. On a comparé le sort des

femmes à celui de la classe la plus nombreuse ; on peut le comparer avec plus de raison encore à celui de l'enfance. Ces deux êtres se tiennent par les liens les plus puissans, la femme ne pouvait arriver à la liberté que le jour où l'enfant lui-même serait émancipé. Jusque-là elle est tenue à ses foyers par les soins de la famille. Dans l'ordre sociétaire, en *harmonie* (le mot est trop heureux pour que nous ne l'adoptions pas définitivement), en harmonie, l'enfant est initié à la vie par la fonction. Dès qu'il est possible de tirer de son activité le plus faible secours, on le rétribue, on lui tient compte de ses actes ; et de ce jour on peut dire que tout son être est changé. Dès l'âge de quatre à cinq ans, l'enfant pourra, comme fonctionnaire d'une série industrielle, gagner sa propre subsistance. A moins de faire de l'enfant un fonctionnaire industriel, il est impossible de songer à tirer la femme du foyer domestique. L'éducation harmonienne est la *seule* éducation sociale qui puisse s'allier avec la sollicitude maternelle, la seule où l'œil qui veille sur l'enfant soit juste et ferme, sans arriver à l'action pédagogique : car les corporations d'enfans se surveillent elles-mêmes, et, dans la série de travail, ils ont affaire à des associés, non à des maîtres.

La liberté industrielle et l'indépendance *personnelle* est aussi le principe capital, la véritable initiative pour émanciper la femme dans l'ordre moral. Vierge, épouse, mère, elle sera toujours, bon gré malgré et indépendamment de toute religion, elle sera toujours dominée par celui de qui elle tiendra *son pain* ou de celui qui gèrera son bien. Unie pour la fonction à un homme, elle serait encore subalternisée ; car en relations d'ambition et d'intérêt, le

sexe fort entraîne le sexe faible. Ainsi le saint-simonisme, en commençant par l'ordre moral, commence par où il devrait finir ; il commence par le plus mauvais de tous les moyens, par l'accouplement fonctionnel. Pour toutes ces causes, il n'a aucun moyen de succès.

Au point de vue le plus élevé, quel est le caractère de la *vertu sociale* ? c'est la vérité dans toutes les relations. Or le père suprême de tous les mensonges, c'est l'antagonisme de l'intérêt et du devoir. Dès que des relations d'ambition et de gloire s'entremêlent dans la société conjugale, il y a péril pour la sincérité des relations d'affection personnelle, il y a péril pour l'amour et grande chance d'adultère et de jésuitisme conjugal.

En harmonie, la femme n'est appelée à la liberté et à la dignité morale qu'après l'émancipation industrielle. Elle obtient la richesse et les honneurs en travaillant dans les groupes de son sexe ; les groupes de femmes, formant *corps à part*, rivalisent avec les hommes, et diversifient les fonctions suivant les aptitudes spéciales. Sans toucher à ce qui est actuellement mal organisé, sans changer immédiatement la loi de mariage, M. Fourier s'est occupé de ce que personne n'a encore réglé ou même rêvé, savoir : l'organisation industrielle et *CORPORATIVE* des femmes. C'est, à mon sens, plus adroit, plus sage, plus pacifique que l'appel de la femme libre.

Songer aux enfans, aux femmes, c'est avoir pourvu au charme et à l'emploi du vieillard, leur compagnon de misère en civilisation. A côté de l'enfance, les patriarches. Chaque série industrielle a ses patriarches qui forment comme sa tradition vivante.

ORDONNANCE ET DIVISION DU TRAVAIL SOCIÉTAIRE.

— Tous les travaux sur lesquels s'exerce l'activité humaine sont désignés dans les ouvrages de M. Fourier sous le nom générique d'INDUSTRIE. N'oublions jamais la signification large de ce mot, signification dont il nous est facile d'établir la justesse. Il ne s'agit pas en effet de rabaisser les arts, les sciences, les grandes applications mécaniques, à ce travail grossier et informe que l'on nomme aujourd'hui industrie; il s'agit d'arracher cette belle expression à la routine manuelle pour l'élever à sa valeur complète et étymologique. L'industrie, c'est l'action du génie humain.

L'ensemble des fonctions industrielles se divise en sept branches :

- 1^o Travail domestique ,
- 2^o — agricole ,
- 3^o — manufacturier ,
- 4^o — commercial ,
- 5^o — d'enseignement ,
- 6^o Etude et emploi des sciences ,
- 7^o — — des beaux-arts .

Dans cette série de fonctions, l'industrie agricole est présentée comme *pivotal* ; c'est dans l'ordre des travaux agricoles que M. Fourier choisit le plus souvent ses exemples. Le titre même de son grand ouvrage (*Traité de l'Association domestique agricole*) indique jusqu'à quel point son attention est fixée sur ce genre de travail jusqu'ici négligé et dédaigné.

Qu'est-ce donc à dire? les arts, les sciences, les gran-

des manufactures, tout cela serait-il omis ou subalternisé? Non sans doute. Jamais le développement et le lustre de toutes ces grandes manifestations du génie humain n'auront été poussés si loin, en étendue et en intensité, que dans l'ordre sociétaire. Parlons avant tout de la condition sociale des grands savans, des grands industriels, des grands artistes. Le génie qui crée, qui invente, qui perfectionne, est soumis aux mêmes lois dans tous les ordres de travaux. L'exécution appartient à la masse, c'est la minorité qui donne l'impulsion; le progrès dans toute direction se fait par quelques hommes grands parmi tous les autres. De telles natures se produisent et se développent spontanément, *ORIGINALEMENT*, pourvu qu'elles se trouvent placées dans un milieu d'hommes et de choses bien disposé pour faire éclore les vocations. Les hommes de génie appartiennent à l'humanité, ils ne peuvent vivre attachés à une localité spéciale. Dans le saint-simonisme c'est une main humaine qui est chargée d'imprimer sur le front de l'homme le signe dont Dieu l'a marqué et qui se manifeste, malgré les circonstances extérieures, et pour ainsi dire sans le secours de la puissance humaine, dont la seule mission est de *mettre sur la voie*.

Dans l'ordre sociétaire, le grand artiste, le grand industriel, le grand savant, est délivré de toute entrave et de toute direction; il peut s'abandonner à tous les accidens de sa nature individuelle. Personne ne vient lui demander compte ni de ce qu'il veut faire ni de ce qu'il doit faire; il n'a pour excitant que son désir de gloire, de bonheur, de richesse, que son irrésistible force d'expansion; il s'abandonne à l'élan créateur de son inspi-

ration. Qu'il reste silencieux deux ou trois ans, qu'il s'éloigne de toute espèce de fonction, il est libre, parfaitement libre ; mais le jour où il vient apporter à l'humanité le fruit de son travail, il trouve partout un *jury compétent*, organisé pour lui donner sa rétribution et sa récompense. Supposez un moment une immense étendue de terrain ainsi associée (et M. Fourier croit que le globe entier s'organiserait très-promptement selon son procédé), supposez un pareil jury établi dans toute la sphère de l'association, l'œuvre la moins rétribuée rapporterait encore à son auteur une somme supérieure à tout ce que les systèmes d'association ont jusqu'ici proposé, car la rétribution est universelle comme le génie lui-même. Qu'il y ait sur la terre 500,000 phalanges industrielles, et que, pour une découverte comme celle du paratonnerre, 5 fr. de rétribution soient alloués par chaque phalange à l'inventeur, voilà subitement, et sans sacrifice, 2,500,000 f. Ceci est un peu loin des allocations du budget de nos académies ; et pourtant, dans ce calcul, tout est bien modique, et le nombre des phalanges et la somme allouée.

Mais il faut aussi vous dire que la science et les arts en eux-mêmes trouvent dans la conception de M. Fourier des germes féconds de progrès. Nous avons déjà parlé de la théorie des quatre mouvemens ; de l'analogie universelle, de la cosmogonie. Il est certain que, dans l'application du procédé de la *série* à toutes les branches des connaissances, il y a toute une nouvelle encyclopédie. Ceux d'entre vous qui lisent les ouvrages de M. Fourier pourront admirer quelques applications vraiment brillantes déjà tentées ; celle de l'ALPHABET, par exemple. —

Il en est de même de l'art. — Il est conçu dans ce qu'il a de plus profond et en même temps de plus réel ; non pas seulement comme une vaine et fade imitation de la nature, mais comme la *réflexion universelle* de tous les sentimens, de toutes les passions de l'ame humaine. Ici l'art est saisi dans sa source première et intime. La métaphore disparaît devant l'analogie ; ici toute *comparaison* devient raison.

Arrivons à l'INDUSTRIE AGRICOLE. C'est le travail dont il est le plus urgent de vous faire sentir l'importance.

Pourquoi le travail agricole est-il *pivotal* ? — 1^o parce que c'est lui qui est le plus attrayant ; culture des végétaux, des arbres fruitiers, des fleurs, éducation des animaux, chasse, pêche, tout cela est déjà considéré, par les classes riches de notre société, comme délassement ou agrément ; 2^o parce que les produits de ce travail sont le plus immédiatement utiles à la consommation journalière ; 3^o parce que l'agriculture est la base de toutes les sciences et de tous les arts, dont elle nous présente les *objets* vivans ; 4^o parce que ce travail s'exerce en pleine terre et en plein air ; c'est la vie naturelle et *religieuse* de l'homme ; on l'a dit, le *ciel* est le pavillon de l'homme (Gilbert) et la terre est son domaine ; 5^o parce que le travail agricole étant le plus sain, sera considéré comme exercice hygiénique du corps pour tout homme, presque sans exception ; 6^o c'est le travail de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. — Il est remarquable que les douleurs morales et physiques du peuple des campagnes aient été si peu senties par tous les réformateurs politiques. Les véritables malheureux de la société ac-

tuelle sont les agriculteurs ; ils sont éloignés de tout foyer de lumière , mal vêtus , mal logés , livrés à toutes les superstitions , privés dans certaines contrées de communications fréquentes avec les centres de civilisation ; 7^o enfin , dans la société harmonienne , le travail de manufacture perd beaucoup de son importance , en raison de la qualité raffinée de tous les objets manufacturés. Ces objets seront plus solides , plus durables ; les procédés de conservation seront perfectionnés. Au reste , on a déjà commencé à sentir les conséquences douloureuses de l'exubérance du développement d'industrie manufacturière. — Les économistes et les penseurs habitent les villes ; ils ont vu de près les souffrances du salarié , et c'est particulièrement dans le dessein d'améliorer le sort de cette classe si digne de compassion , qu'ils ont pris souci de l'agriculture.

La nécessité du retour des capitaux à l'agriculture est proclamée. On rappelle les salariés de la ville aux champs. La question commence à devenir si vulgaire , que les académies s'en occupent. Tout récemment encore , un homme très-connu par ses travaux agronomiques , M. Bigot de Morogues , a proposé un plan dont le résultat serait à la fois le défrichement d'une grande étendue de terres incultes et l'amélioration du sort des salariés urbains qui reflueraient vers cette issue nouvelle offerte à leur activité. — Il s'agit de coloniser les landes en les semant d'un certain nombre de chaumières. La question est traitée par M. Bigot de Morogues en agronome expert et en philanthrope éclairé , autant qu'on peut être agronome et philanthrope avec les méthodes actuelles ; mais pourtant , en allant au fond des choses , on est sur-

pris de voir que tous ces efforts de cœur et d'esprit n'aboutissent qu'à établir le plus mauvais système social et industriel, le MORCELLEMENT. Ainsi tout ce que les hommes avancés conçoivent de plus gigantesque aujourd'hui, c'est une fondation de *chaumières* ! et cette grande idée remue toutes les têtes habituées aux plus hauts problèmes de la statique et de la mécanique, de combinaison de forces et d'économie de ressorts ; et tous les journaux annoncent et trompettent le miracle ; et les ministres en sont informés, et 100 millions paraissent somme facile à obtenir pour cette œuvre. — Tandis que l'homme qui a appliqué à l'association tous les problèmes de la mécanique, qui a trouvé la loi de l'association, qui a découvert le nouveau monde industriel, n'a encore recueilli que le ridicule, avant même d'obtenir l'examen. — Lui pourtant ne demande qu'un million et 400 familles pauvres pour vérifier sa découverte ! ô routine, routine, marâtre du génie !

Que ce dernier fait que nous venons de signaler soit pour vous le caractère distinctif du procédé de M. Fourier ; L'ÉPREUVE LOCALE ! Réaliser dans une localité particulière l'un des degrés de son échelle d'association, tel est, pour le moment, le vœu et le but presque exclusif de M. Fourier. C'est là qu'il sent sa mission ; il semble remettre, après la fondation du canton d'essai, le développement de toute sa théorie scientifique. Il affirme que là est le criterium infaillible de sa découverte.

De prime abord M. Fourier nous paraît beaucoup plus en mesure d'associer que tous ceux qui se sont présentés avant lui. Owen a tenté l'épreuve locale, il n'a pas réussi ; on en a accusé la mesquinerie de son

projet, on a attribué ses *misfortunes* à ce qu'il avait voulu semer sur un sol non préparé par la parole; on a rejeté absolument le procédé d'ÉPREUVE LOCALE. Il eût beaucoup mieux valu voir que l'épreuve locale avait été manquée parce que le système était lui-même mauvais, ou plutôt parce que M. Owen ne possède en réalité ni système, ni procédé d'association. Qu'on examine ses plans; il ne fait que poser les questions sans les résoudre; il cherche les lois de l'organisation individuelle pour les appliquer à l'organisation sociale; il interroge sans répondre. Dans ses essais pratiques, il n'a opéré que sur le matériel, sans base morale fixe; il n'a voulu associer que des individus de même profession, de profession manufacturière. Il a oublié le travail agricole, assiette et pivot de toute association.—Avec de pareilles fautes on ne pouvait réussir; et d'ailleurs M. Owen a échoué encore plus malheureusement que sur tous les autres points, dans les problèmes essentiels de l'art d'associer la *répartition* des produits et le *classement* des travailleurs.

Toujours a-t-il été fort sage de tenter la réalisation de ses vues sur une petite échelle. L'humanité a su plus facilement à quoi s'en tenir.

Les saint-simoniens, dont la doctrine est pourtant plus complète que celle d'Owen, ont pris une marche opposée. Ils ont nié l'épreuve locale; et en effet pour eux qui se sont toujours tenus dans les abstractions et les généralités, le lieu de l'épreuve n'était pas autre chose que le globe tout entier ou du moins un territoire dans son ensemble. Ils ont commencé par une affiliation de prosélytisme, avant de faire une association industrielle.

Le procédé d'affiliation n'est pas bon, puisqu'à chaque mouvement hiérarchique de quelque importance, il y a crise et division. Les plans d'association ne sont pas donnés; ils ne peuvent pas l'être avec les moyens connus des saint-simoniens. Nous les attendons à l'œuvre. — Jusqu'ici ils se bornent à prêcher, à enseigner, par la parole et par la presse : à cet égard, tout le mouvement que le saint-simonisme avait à faire, est accompli. Le but qu'il a proposé est accepté. « Association, amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Ses moyens sont tout-à-fait discrédités. « Abolition de l'héritage, *investiture* par le supérieur. » Je pense que l'humanité a raison de repousser ces moyens et de préférer encore la civilisation.

M. Fourier procède par voie tout opposée. Il admet bien l'enseignement et la prédication, mais toujours pour un but déterminé, pour arriver à une fondation. La prédication est accessoire, l'épreuve locale, voilà le principal. Pourquoi? parce que dans le système de M. Fourier l'épreuve locale n'est point *partielle*, elle est *totale*, mais en infiniment petit; la phalange sociétaire devant, dans son mouvement intérieur, réfléchir l'association universelle.

La fondation du phalanstère n'est donc pas un détail, c'est un tout : observation capitale et qui résout d'un coup toutes les objections de mesquinerie et de tentative incomplète. — Il est facile d'apprécier toute la puissance et toute la sagesse d'un pareil procédé, le plus éminemment propagateur de tous, le plus en rapport avec les idées et les desirs du siècle. On veut aujourd'hui voir et toucher; lorsqu'on aura vu, touché et gagné, ON IMI-

TERA, ON SUIVRA. La race moutonnaire sautera. — Quand on considère l'esprit ergoteur du temps, le scepticisme général, on finit par se convaincre que la *réalisation* est non-seulement la meilleure, mais l'*unique* voie de succès. C'est elle qui parle au *peuple* ; or les jeunes gens et le peuple, les hommes de sève naïve et les malheureux, voilà les vrais enfans de l'*associateur*. — Avec les jolies femmes, les beaux esprits, les hommes de lettres, les journalistes, les publicistes, les économistes, les *artistes* même et les savans surtout, il n'y a rien à faire pour le moment ; tout cela, en poursuivant son petit égoïsme, ne veut et ne peut que suivre le vulgaire. — Avec les CAPITALISTES, il n'y a de possible qu'une entreprise par *actions* moyennant hypothèque et espoir de bénéfice. — Croyez-en un ex-apôtre saint-simonien, qui a eu la douleur de voir qu'après deux années de prédications et six ans d'élaboration, il n'a pas été possible à une association d'hommes dévoués et audacieux jusqu'à l'extraordinaire de réaliser un mesquin emprunt, autrement que sur bonne hypothèque et à gros intérêts. — Tout cela malgré le nom de Dieu, le nom de Saint-Simon, le nom de Benjamin Olinde Rodrigues, le nom de Prosper-Barthélemy Enfantin et tous les autres noms des *individus* dont on cherche le *nom*.

Que ceci vous soit une grande révélation et une grande justification, vous qui aimez tant à justifier et à révéler.

Nous aurions encore plusieurs conditions d'association à vous développer, mais vous connaissez maintenant les principales. Saisissez-en l'harmonie et l'ensemble dans le tableau snivant :

RÈGLES DU LIEN SOCIÉTAIRE OU CONDITIONS A
REMPLEIR DANS L'ART D'ASSOCIER.

*Transition. — Pis-aller d'énorme bénéfice et triple-
ment du capital actionnaire.*

Attraction directe pour quinze seizièmes des travaux ;
Attraction indirecte pour l'autre seizième.
Répartition selon ces trois facultés (travail, talent, capital) ;
Emploi utile de tous caractères et passions ;
Concours d'intérêts collectifs et individuels ;
Accord interne et externe de l'homme ;
Équilibre de population sans contrainte.

Mécanisme des discords et antipathies ;
Fusion des industries productives ;
Richesse croissante en échelle composée ;
Application aux classes rétives (oisifs , enfans , sauvages) ;
Peuple consommateur et propriétaire ;
Garantie d'une avance de *minimum* gradué.

Garantie contre tous larcins ,
Faculté d'expérience locale et unique ;
Détermination des degrés sociétaires ;
Garantie d'avancement à tous ;
Bénéfices d'*inertie* et de vérité.

Eclosion précoce des instincts ;
Education naturelle , libre , sollicitée ;
Dispense de subordination à l'individu ;
Abolition CONSENTIE de l'esclavage et de la féodalité.

Mécanisme de participation échelonnée ;
Administrations et armées productives ;
Équilibre des passions par affluence des plaisirs.

Concurrence tutélaire au faible ;
Garantie de fortune par justice et vertu ;
Solidarité et assurance universelles ;
Retour des capitaux à l'agriculture ;
Absorption du commerce mensonger.

Prompte restauration climatérique ;
Quarantaine sanitaire universelle ;
Équivalent des droits naturels ;
Extension du bonheur aux animaux ;
Affranchissement du servage d'argent ;
Emploi opportun des âges et des sexes ;
Raffinement intégral de toutes facultés corporelles et spirituelles.

Unité universelle en toutes relations.

(Langage , monnaie , typographie , mesures , etc. , etc.)

(*Tableau communiqué par M. Fourier.*)

Etudiez et méditez bien ce tableau , fait pour donner de la science aux hommes de l'amour , et de l'amour aux hommes de la science. Vous ne pourrez pas dire que jamais le problème social ait été posé d'une manière aussi large et aussi précise. Nous vous montrerons , j'espère , que les moyens sont aussi bien déterminés que le but.

A notre prochaine réunion , la HIÉRARCHIE.

NOTES.

A l'appui de tout ce que je dis sur ma longanimité et mon désir sincère de ne pas rompre brusquement avec le saint-simonisme, j'ajoute une Lettre que j'ai adressée à Enfantin en lui envoyant ma déclaration de séparation. On verra avec quel entêtement j'ai lutté contre moi-même et comment je ne suis arrivé que très-lentement et pas à pas au point où je suis aujourd'hui. Qu'importe qu'en tout ceci les hommes forts accusent ma faiblesse? ce n'est pas de ma force qu'il s'agit, mais bien de leur entêtement, de leur dureté, de leur vertige.

Au père Enfantin, son fils Jules.

« Vous que j'aimerais toujours, vous auquel je vais porter peut-être un coup cruel, ne repoussez ni par le dédain, ni par la préoccupation de votre œuvre actuelle, les lignes que je livre aujourd'hui à la famille saint-simonienne. Depuis plusieurs jours j'ai écrit une partie de ce que vous lirez; j'ai changé quelque chose, mais je n'ai pu *tout effacer*, malgré les émotions que j'ai ressenties, malgré cette journée de dimanche qui m'aurait entraîné vers vous si, dans l'intimité, vous étiez demeuré tel que je vous avais vu devant le monde, malgré ce pauvre Transon qui, de toutes ses forces, m'attirait vers vous. Si je ne parlais aujourd'hui, il serait trop tard demain car je ne veux être confondu

avec personne de ceux qui sortent ou de ceux qui restent, et tous ont déjà dit quelque chose.

» Ecoutez-moi, je vous prie; vous m'entendrez toujours avec une parole d'amour, mais vous ne m'entendrez plus sous la forme de lettre privée, et, de quelques jours, vous ne me verrez pas.

» Je vous l'ai dit dimanche, mon bonheur ou mon malheur fut d'AIMER tout le monde et de croire long-temps à la sincérité de chacun, du moins quant aux points fondamentaux de notre foi. Ce qui me sépare aujourd'hui de *tous*, c'est que des deux parts je sens la haine cachée mensongèrement sous des formules de science et sous des formes d'amour.

» Vous croyez que je n'ai jamais été religieux : et qu'est-ce donc que d'avoir obéi si long-temps à deux hommes radicalement *divisés*, et de les avoir *unis* dans mon amour ? C'est vous qui ne l'avez jamais été et qui ne pourrez plus, ni l'un ni l'autre, prétendre être tels avant de vous être embrassés et confondus, chacun pour votre part, dans le même *med culpa*; et si jusqu'ici toute votre vie, père Enfantin, a été un long effort de *ruse* et de *finesse* pour arriver à vous montrer tel que vous êtes, ah ! mon père, je crains cette habitude et j'en ai quelque raison ; car sur moi, sur mes frères, sur mes fils, j'en sens chaque jour les reflets.

» Dimanche j'ai eu encore un moment d'illusion ; tous ces membres de la famille qui m'entouraient, tous ces actes de dévouement dont j'étais témoin, m'ont enivré jusqu'aux larmes, et vous avez dû le voir ! — Ma conversation avec vous a détruit l'effet, non en un instant, car je ne vous sens jamais qu'à la *seconde épreuve*, mais après les longues réflexions que vos paroles ont soulevées en moi.

» Oui, de toute mon ame, j'aurais voulu pouvoir contribuer à l'action que vous entreprenez. Si l'acte d'*Olinde* eût été signé de tous les hommes auxquels j'ai cru, et si encore je croyais aux hommes qui le signent aujourd'hui, j'aurais voulu mettre ma vie au bas. — C'était là ce que je demandais depuis long-temps, non des *LEÇONS*, mais des *ACTES*, fussent-ils passés devant notaire. Mais ce qui me paraissait grand il y a six mois, m'effraie aujourd'hui, parce que je crains beaucoup l'effet que vont produire sur le public vos idées nouvelles. — D'ailleurs je n'en vois même pas l'ensemble, et je ne puis croire à cette *femme* que vous attendez pour tout faire, même pour vous faire aimer de ceux qui n'ont jamais désiré que de pouvoir se livrer entièrement à vous, autant du moins qu'ils pensent *POUVOIR* et *DEVOIR* se livrer à une loi vivante,

loi vivante qui vit au jour le jour, loi vivante et qui cherche la vie. Vous n'avez qu'un *désir*, et partout sous vos doigts et sous vos pas je vois un *vague terrible* ; et ce désir même que vous avez , ce désir, votre unique révélation, je ne puis l'éprouver comme vous.

» Vous avez , ce me semble , un entêtement sublime , si vous marchez bien , mais coupable si , comme je pense , vous marchez les yeux bandés.

» *Olinde croit pouvoir vous retenir ou vous modifier ; il se trompe.*
 » — *Il est préoccupé d'une seule œuvre , et ne voit pas qu'à mesure qu'il essaie d'appeler , vous allez détourner.* »

» Moi , vous avez refusé de m'entendre ; vous ne pourriez le faire , car je ne suis qu'un enfant , et vous ne voulez pas dire : *Sinite parvulos venire ad me* ; vous ne demandez que des agens , et je voudrais vous mouvoir un peu. — Seul pour cette œuvre , je suis trop faible. Adieu , je travaillerai quelque temps loin de vous. — Aimez-moi comme un homme sincère et dévoué , si enfin de votre œil de cyclope vous pouvez me voir et me juger tel que je suis. Je m'isole , ce n'est pas votre influence que je fuis ; ce sont ces frères et sœurs , ces fils et filles , qui , dans leur amour aveuglé , m'empêcheraient de les servir en vous ARRÊTANT. »

Cette lettre est restée , comme tant d'autres , sans réponse. Ce n'est pas ici de la dignité , car on se montre prodigue d'épîtres et de missive envers gens de nulle importance ; seulement on savait que , sous les paroles peu assurées du jeune homme , qui sait à propos douter de sa valeur , il y avait la volonté inflexible et *inaccommodable* de l'apôtre qui s'est dévoué à abolir la ruse , le mensonge , l'exploitation. On savait que j'étais l'homme de l'humanité , et non le serviteur d'une loi vivante. On n'avait que faire de moi dans *la phase nouvelle* ? — Grâce à Dieu , c'est encore vous qui m'avez mis la main sur votre côté : *Vide , Thoma , vide latus.* — Allez , j'ai vu , j'ai touché ; Dieu n'est pas là.

2008/09/16 11:05:47.500 1 ms

////////////////////
New Session
////////////////////

General Configuration :

Scanner = Suprascan
Camera = 6002 RGB
DespeckleSize = 1
Sensibility = 1
MargeDetour = 4
TramageAlgo = Diffuse
FileType = JPG
CompressFactor = 5
Interpolated Display = 1
ScanGammaRed = 0.500000
ScanGammaGreen = 0.500000
ScanGammaBlue = 0.500000
Basic Interface

Format :

Name = scd
Saving Directory = D:\scan\scd\FD1309
Width = 345
Height = 230
Resolution = 379
Nb Pages = 1
Rotation = 0

2008/09/16 11:05:55.265 1140 ms GrayScale Mode

2008/09/16 11:06:13.453 1 ms Change General Configuration

DespeckleSize = 1
Sensibility = 1
MargeDetour = 4
TramageAlgo = Diffuse
Filter Kernel = 2
FileType = JPG
CompressFactor = 30
Interpolated Display = 1
ScanGammaRed = 0.500000
ScanGammaGreen = 0.500000
ScanGammaBlue = 0.500000
Convol While Scanning = 0
Scan While Saving = 1
Basic Interface

2008/09/16 11:07:30.15 55922 ms Change Scanning Format :

Format = scd
Width = 300
Height = 240
Resolution = 300
Nb Pages = 2
Rotation = 0

2008/09/16 11:10:05.234 48063 ms Adjust Focus Exposure Time = 1210 ms

2008/09/16 11:10:05.234 48063 ms Adjust Resolution = 365 ppi

2008/09/16 11:10:25.234 17250 ms Adjust Light

2008/09/16 11:10:55.718 12265 ms Mode 120° Selected

2008/09/16 11:11:16.609 10734 ms Scanning

2008/09/16 11:11:49.546 9750 ms Scanning

2008/09/16 11:12:23.593 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000001.jpg

2008/09/16 11:12:50.46 10734 ms Scanning
2008/09/16 11:13:05.78 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000002.jpg
2008/09/16 11:13:30.515 9765 ms Scanning
2008/09/16 11:13:47.859 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000003.jpg
2008/09/16 11:14:08.250 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:14:21.156 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000004.jpg
2008/09/16 11:14:53.171 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:15:02.984 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000005.jpg
2008/09/16 11:15:24.218 10734 ms Scanning
2008/09/16 11:15:35.531 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000006.jpg
2008/09/16 11:15:58.171 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:16:09.578 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000007.jpg
2008/09/16 11:16:30.843 10734 ms Scanning
2008/09/16 11:16:41.625 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000008.jpg
2008/09/16 11:17:01.750 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:17:14.578 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000009.jpg
2008/09/16 11:17:35.31 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:17:49.359 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000010.jpg
2008/09/16 11:18:09.593 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:18:18.46 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000011.jpg
2008/09/16 11:18:38.406 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:18:56.984 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000012.jpg
2008/09/16 11:19:18.671 9765 ms Scanning
2008/09/16 11:19:33.468 10750 ms Scanning
2008/09/16 11:19:47.968 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000013.jpg
2008/09/16 11:20:07.15 9765 ms Scanning
2008/09/16 11:20:14.265 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000014.jpg
2008/09/16 11:20:38.453 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:20:48.718 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000015.jpg
2008/09/16 11:21:11.187 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:22:00.828 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000016.jpg
2008/09/16 11:22:34.31 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:22:42.406 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000017.jpg
2008/09/16 11:23:04.750 9766 ms Scanning
2008/09/16 11:23:10.906 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000018.jpg
2008/09/16 11:23:38.843 10750 ms Scanning
2008/09/16 11:23:46.531 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000019.jpg
2008/09/16 11:24:09.125 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:24:27.375 282 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000020.jpg
2008/09/16 11:24:51.343 10734 ms Scanning
2008/09/16 11:25:00.890 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000021.jpg
2008/09/16 11:25:22.62 9766 ms Scanning
2008/09/16 11:25:37.15 281 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000022.jpg
2008/09/16 11:25:59.812 10750 ms Scanning
2008/09/16 11:26:06.578 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000023.jpg
2008/09/16 11:26:29.78 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:26:40.562 281 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000024.jpg
2008/09/16 11:27:03.171 10734 ms Scanning
2008/09/16 11:27:12.656 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000025.jpg
2008/09/16 11:27:31.640 9750 ms Scanning
2008/09/16 11:27:40.125 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000026.jpg
2008/09/16 11:28:02.281 10735 ms Scanning
2008/09/16 11:28:16.203 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000027.jpg
2008/09/16 11:28:49.453 9766 ms Scanning
2008/09/16 11:29:03.15 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000028.jpg
2008/09/16 11:29:29.437 10750 ms Scanning
2008/09/16 11:29:38.406 281 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000029.jpg

2008/09/16 11:29:59.312	9750 ms	Scanning
2008/09/16 11:30:07.390	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000030.jpg
2008/09/16 11:30:35.234	10734 ms	Scanning
2008/09/16 11:30:42.218	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000031.jpg
2008/09/16 11:31:05.953	9766 ms	Scanning
2008/09/16 11:31:10.187	281 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000032.jpg
2008/09/16 11:31:43.500	10750 ms	Scanning
2008/09/16 11:31:56.140	281 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000033.jpg
2008/09/16 11:32:16.281	9813 ms	Scanning
2008/09/16 11:32:36.437	281 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\right\0000000034.jpg
2008/09/16 13:08:43.953	6156 ms	Mode 120° Left Page
2008/09/16 13:09:46.234	14078 ms	Adjust Light
2008/09/16 13:10:24.281	34078 ms	Adjust Focus Exposure Time = 1210 ms
2008/09/16 13:10:24.281	34078 ms	Adjust Resolution = 374 ppi
2008/09/16 13:10:41.562	9531 ms	Scanning Error
2008/09/16 13:10:41.562	9531 ms	Scanning
2008/09/16 13:11:05.812	5594 ms	Mode 120° Left Page
2008/09/16 13:11:30.703	10141 ms	Scanning
2008/09/16 13:12:14.812	391 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000001.jpg
2008/09/16 13:12:40.734	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:12:54.78	328 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000002.jpg
2008/09/16 13:13:18.156	10141 ms	Scanning
2008/09/16 13:13:27.937	344 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000003.jpg
2008/09/16 13:13:55.484	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:14:04.421	328 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000004.jpg
2008/09/16 13:14:38.796	10140 ms	Scanning
2008/09/16 13:14:52.625	329 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000005.jpg
2008/09/16 13:15:17.140	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:15:28.687	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000006.jpg
2008/09/16 13:15:52.328	10141 ms	Scanning
2008/09/16 13:16:00.78	313 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000007.jpg
2008/09/16 13:16:25.578	10688 ms	Scanning
2008/09/16 13:16:30.531	328 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000008.jpg
2008/09/16 13:16:54.500	10157 ms	Scanning
2008/09/16 13:17:01.46	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000009.jpg
2008/09/16 13:17:22.890	10719 ms	Scanning
2008/09/16 13:17:33.437	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000010.jpg
2008/09/16 13:17:57.656	10141 ms	Scanning
2008/09/16 13:18:06.390	328 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000011.jpg
2008/09/16 13:18:32.343	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:18:40.468	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000012.jpg
2008/09/16 13:19:03.78	10157 ms	Scanning
2008/09/16 13:19:15.296	296 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000013.jpg
2008/09/16 13:19:39.578	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:19:48.578	328 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000014.jpg
2008/09/16 13:20:10.515	10156 ms	Scanning
2008/09/16 13:20:20.46	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000015.jpg
2008/09/16 13:20:40.718	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:20:53.671	281 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000016.jpg
2008/09/16 13:21:14.890	10140 ms	Scanning
2008/09/16 13:21:25.718	297 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000017.jpg
2008/09/16 13:21:51.0	10704 ms	Scanning
2008/09/16 13:22:03.890	312 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000018.jpg
2008/09/16 13:22:33.703	10141 ms	Scanning
2008/09/16 13:22:42.484	313 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000019.jpg
2008/09/16 13:23:33.171	10703 ms	Scanning
2008/09/16 13:23:39.828	297 ms	Saving File: D:\scan\scd\FD1309\left\0000000020.jpg

2008/09/16 13:24:46.62 10156 ms Scanning
2008/09/16 13:24:51.234 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000021.jpg
2008/09/16 13:25:14.843 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:25:27.671 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000022.jpg
2008/09/16 13:25:53.78 10141 ms Scanning
2008/09/16 13:26:01.437 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000023.jpg
2008/09/16 13:26:24.515 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:26:35.484 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000024.jpg
2008/09/16 13:26:58.93 10156 ms Scanning
2008/09/16 13:27:09.687 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000025.jpg
2008/09/16 13:27:35.406 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:27:44.765 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000026.jpg
2008/09/16 13:39:13.390 10140 ms Scanning
2008/09/16 13:39:17.328 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000027.jpg
2008/09/16 13:39:40.562 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:39:49.953 313 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000028.jpg
2008/09/16 13:40:11.281 10141 ms Scanning
2008/09/16 13:40:18.296 312 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000029.jpg
2008/09/16 13:40:41.296 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:40:48.671 281 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000030.jpg
2008/09/16 13:41:12.31 10156 ms Scanning
2008/09/16 13:41:17.921 296 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000031.jpg
2008/09/16 13:41:41.218 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:41:46.78 282 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000032.jpg
2008/09/16 13:42:05.859 10156 ms Scanning
2008/09/16 13:42:16.765 297 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000033.jpg
2008/09/16 13:42:39.312 10703 ms Scanning
2008/09/16 13:42:44.953 235 ms Saving File: D:\scan\scd\FD1309\\left\0000000034.jpg
2008/09/16 13:45:28.796 30671 ms Mix Pages
2008/09/16 13:48:10.953 5797 ms Leaving 120°
2008/09/16 13:48:19.156 8188 ms Change Zoom Factor x1.0